LE

POSITIVISME

AU TRIBUNAL DE LA SCIENCE

PAR

M. LADEVI-ROCHE

PROFESSEUR HONORAIRE DE PHILOSOPHIE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX
ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE.

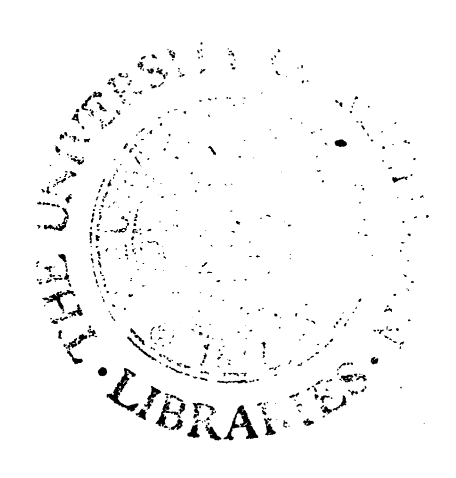
PARIS
CHEZ HACHETTE, LIBRAIRE
77, Boulevard Saint-Germain, 77

BORDEAUX

CHEZ CODERC, DEGRÉTEAU ET POUJOL
(MAISON LAFARGUE)
28, Rue du Pas St-Georges, 28

CHEZ DUCOT-FAUBEL, LIBRAIRE
Rue Sainte-Catherine, 143

1867


LIBRARIES

LE POSITIVISME

AU TRIBUNAL DE LA SCIENCE

PRÉFACE

La grande autorité devant laquelle nous appelons à comparaître le système positiviste, les positivistes eux-mêmes l'ont choisie ; ils l'invoquent sans cesse dans leurs écrits ; et, pour se défendre, c'est derrière elle qu'ils se réfugient comme derrière un rempart inexpugnable. Dans cet état de choses, qu'avons-nous de mieux à faire que d'accepter de leurs mains les armes du combat et de les suivre sur le terrain où ils descendent tous les premiers ? Le vrai moyen d'apprécier leur doctrine avec équité, avec impartialité, n'est-ce pas de la juger d'après leurs propres règles, de la mesurer à leur mesure, de la peser dans leur propre balance, la balance de la science ?

Les positivistes allèguent pour raison de leur nouveau système le besoin de purger le temple de la science des

fausses divinités qui s'y sont introduites et qui le déshonorent. Ils réclament à bon droit les hommages, les respects et le culte des intelligences exclusivement pour le vrai Dieu, c'est-à-dire pour la science révélatrice de la vérité [1]. Mais à quel signe la reconnaître? C'est ce qu'ils se proposent de nous apprendre, en ayant soin de nous informer d'avance que le triage du vrai et du faux savoir est plus qu'une œuvre scientifique; qu'il entraîne avec lui un nouvel ordre social; attendu que l'ancien reposant sur de fausses sciences doit crouler avec elles; et de plus, à les en croire, nous touchons à l'un de ces moments de la durée, semblable à celui où l'idée payenne fut remplacée par l'idée chrétienne. Une nouvelle idée, la leur, s'achemine à grands pas pour prendre dans les esprits la place devenue vacante par la retraite des idées en honneur et en vigueur depuis bientôt deux mille ans. A leur dire, ces idées ont fait leur temps : leur règne est fini. Une nouvelle ère va commencer. Telle est, à leurs yeux, la haute importance de leur système : elle ne saurait être plus grande.

La justice demande de dire à l'honneur de la doctrine positiviste qu'elle ne date guère de plus de trente ou quarante ans; et cependant elle compte déjà, au nombre de ses disciples les plus fervents, des membres de l'Ins-

[1] *Vitam impendere vero.*

titut, MM. Littré, Renan, Claude Bernard [1]; des professeurs du Collége de France, M. Berthelot [2]; des professeurs de l'École de Médecine, M. Robin; des naturalistes distingués, M. Georges Pouchet; des littérateurs que l'on dit éminents, MM. Taine, Leblais [3] et l'historien des *Religions de l'antiquité*, Émile Burnouf; auxquels il faut ajouter les deux anglais Mil et Darwin, si connus par leurs ouvrages. Ces grands noms surpassés par celui du fondateur de la doctrine, A. Comte, ne démontrent pas précisément la vérité des principes enseignés; mais leur autorité suffit pour recommander le système à l'examen des esprits attentifs à la marche des idées lesquelles en définitive mènent le monde et le mènent bien ou mal, suivant qu'elles sont vraies ou fausses.

[1] L'expérience *seule*, a dit M. C. Bernard, permet au raisonnement de conclure. (*Revue des Deux-Mondes*, p. 657, Août 1865.)

[2] Le raisonnement, a dit M. Berthelot (*Revue des Deux-Mondes*, p. 15, Novembre 1863), est impuissant à certifier une *seule* vérité sans le secours de l'expérience.

[3] M. Alphonse Leblais, dans son traité du matérialisme et du spiritualisme, honoré d'une préface de M. Littré, nous dit, page 96, qu'en dehors de la matière on n'a jamais rien conçu.

LE POSITIVISME

AU TRIBUNAL DE LA SCIENCE

CHAPITRE PREMIER

ORIGINE DU SYSTÈME

Le fondateur de l'école positiviste, Auguste Comte, né à Montpellier en 1798 et mort à Paris en 1857, ancien élève de l'École polytechnique, était, à ce titre, familier avec les sciences mathématiques, physiques et naturelles qu'on appelle aussi quelquefois du nom de sciences positives. Jeune encore, s'étant mis à comparer les diverses sciences cultivées par l'esprit humain, il crut apercevoir entr'elles une différence profonde, savoir que les unes avançaient sans cesse et que les autres demeuraient stationnaires; que les unes ajoutaient toujours de nouvelles découvertes aux découvertes déjà faites et se montraient progressives, pendant que les autres s'agitaient autour des mêmes questions, opposant solutions à solutions et n'arri-

vant jamais à rien de définitif. (LITTRÉ, *Conservation, révolution et positivisme*, p. 17.) Il se demanda la cause de cette différence, et crut l'avoir trouvée dans la manière toute particulière dont procédaient les unes et les autres.

Les sciences dites *positives* n'admettent rien sur parole ; elles ont pour règle invariable d'examiner avant de croire ; de regarder, d'observer, de voir par leurs propres yeux : et après avoir vu, de revoir encore, de vérifier si on a bien vu, de contrôler par l'expérimentation les premières données de l'observation ; en un mot de procéder suivant les préceptes posés par Bacon, préceptes dont la bonté a été démontrée par trois siècles de progrès dont s'enorgueillissent à bon droit les sciences positives.

Ce point arrêté dans son esprit, Aug. Comte trouva sous la main son système tout fait. Les sciences, les vraies sciences celles qui trouvent la vérité, quelles sont-elles? L'histoire nous l'apprend, celles qui avancent, qui procèdent par voie d'observation, d'expérimentation ; par voie d'expérience continuée et agrandie par l'induction et la déduction ; c'est-à-dire les mathématiques, l'astronomie, la physique, la chimie, la physiologie animale et la physiologie humaine ou la sociologie qui a pour objet l'étude de la vie de l'homme et des sociétés humaines considérées dans ce qu'elles sont, ce qu'elles ont été et ce qu'elles doivent être. Cette dernière science surpasse toutes les autres et les couronne par la grandeur de son objet. Telles sont les vraies sciences, les sciences basées sur l'observation. Et tel est par conséquent le cercle dans lequel doit se renfermer l'esprit humain s'il veut ne s'ouvrir qu'à la vérité et se fermer au faux savoir. Dans ce cercle tout est positif ; tout se traduit en faits observés ou observables, vérifiés ou

vérifiables ; en faits soumis à la double épreuve de l'observation et de l'expérimentation. En dehors de ce cercle, ce que l'on appelle sciences, n'est qu'un assemblage d'hypothèses qui échappent à tout contrôle, à toute vérification, à toute expérimentation. Les objets dont on s'occupe ne sont pas des faits, mais des entités scholastiques, de prétendues causes, de prétendues substances invisibles, impalpables, insaisissables. D'un seul mot c'est la métaphysique, l'ontologie, la théologie, la cosmogonie biblique et les romans d'outre-tombe destinés à satisfaire les imaginations rêveuses.

Désormais donc, il faut tracer une ligne de démarcation entre ce qui est observable et ce qui ne l'est pas. D'un côté nous aurons les vraies sciences, les sciences positives, et de l'autre les pseudo-sciences ou le domaine de l'hypothèse. Le positivisme écarte donc les idées théologiques et métaphysiques non par esprit d'hostilité; il les écarte comme ne pouvant se justifier par la seule méthode admissible, par l'observation et l'expérimentation; et à l'appui de l'exclusion dont il les frappe, il invoque le témoignage de l'histoire, science de faits et par conséquent science positive. A son dire, l'histoire nous montre, dans la vie de l'humanité, trois époques bien distinctes; l'époque théologique, dans laquelle les peuples encore novices, tout-à-fait étrangers aux vrais procédés de la science, exclusivement gouvernés par leur imagination, expliquent tous les phénomènes dont ils sont les témoins par des agents occultes, bienveillants ou malveillants, calqués sur leur propre modèle, animés des mêmes passions, ne différant d'eux que par une plus grande puissance et une plus grande intelligence. C'est l'âge du fétichisme, du polythéisme; l'univers

est peuplé de dieux qui ont le ciel et le monde entier pour demeure. Chaque objet de la nature cache dans son sein une âme, un esprit, un génie bon ou mauvais que la crédulité cherche par des prières à se rendre favorable.

Mais, bientôt désabusés par l'expérience, les peuples arrivent à un autre âge que l'on peut appeler l'âge métaphysique ou philosophique. Ils remplacent alors leurs dieux par d'autres agents plus subtils, plus raffinés ; ce sont des êtres dégagés de toute enveloppe matérielle, des abstractions réalisées : c'est la beauté, la force, l'intelligence, la raison, la sagesse personnifiées et converties en autant d'êtres vivants. C'est le règne de l'esprit métaphysique qui entre en lutte avec la théologie et s'efforce de prendre sa place. A la suite de ces deux âges que l'on retrouve plus ou moins marqués chez tous les peuples, en arrive un troisième : c'est l'âge mûr de l'humanité, l'époque de sa virilité. Les objets commencent à être vus tels qu'ils sont, grâce à la méthode d'observation qui n'admet que des faits vérifiés. Tout aussitôt l'esprit d'examen fait justice de toutes les hypothèses érigées jusque-là en corps de science ; il relègue dans le monde des visions tous les êtres fantastiques créés par l'ontologie et la métaphysique.

D'après l'école positiviste, ces trois âges se reproduisent en raccourci jusque dans la vie de l'individu qui commence, lui aussi, par faire une large part à la crédulité, pour passer ensuite à l'âge adulte où il remplace le règne de l'imagination par celui de la réflexion, et de l'âge adulte il arrive graduellement à l'époque où, gouverné exclusivement par la raison, il juge de toutes choses à la lumière de l'expérience et de l'observation : c'est l'époque positive qui coïncide avec la maturité de toutes nos facultés.

Le positivisme écarte donc, comme dépourvus de valeur, les enseignements de la théologie et du spiritualisme qu'il désigne sous le nom de métaphysique; ou plutôt, ainsi qu'il le dit lui-même, il ne fait que constater la ruine totale des idées théologiques battues et renversées par le flot toujours montant des idées positives, idées mises en circulation par les progrès des sciences physiques, astronomiques et naturelles; progrès qui ont totalement changé les anciennes croyances d'abord sur l'origine du monde, qui n'est plus une œuvre de huit jours, mais d'une suite incalculable de siècles. Ensuite sur l'unité de la famille humaine remplacée par la pluralité des races; en troisième lieu, sur notre planète qui tourne autour du soleil au lieu d'être immobile au centre de l'univers. La cosmogonie est toute changée et avec elle les idées qui servaient de base à l'ancien ordre social.

Ainsi, d'après les positivistes, il y a incompatibilité absolue entre la science et la foi religieuse et même entre la science et la foi philosophique. (*Paroles de philosophie positive,* par M. Littré, p. 24.) Une désuétude latente a frappé les croyances théologiques par toutes les incompatibilités avec la foi qui surgissent à l'improviste de chaque coin de la science, « sans compter que la critique de Kant a ruiné, jusque dans ses fondements, la vieille métaphysique de Platon, de Descartes, de Mallebranche, de Bossuet, de Fénélon, de Leibnitz, de Clarke. Méthodes et principes, idées et arguments, tout a été renversé. » (Renan, *Revue des Deux-Mondes,* 1860.)

A la place des anciens enseignements de la vieille théologie sur la nature de l'homme, sur son origine, sur celle de l'univers, sur sa destinée actuelle et sa destinée future,

l'école positiviste en apporte de nouveaux puisés, dit-elle, à de bien meilleures sources, aux sources de l'observation et de l'expérimentation. Et c'est avec ces nouveaux enseignements, ces nouveaux dogmes, ces nouvelles idées, qu'elle prétend organiser un nouvel ordre social sur des bases qui doivent durer toujours parce qu'elles sont empruntées aux sciences positives.

CHAPITRE II

NOUVELLE ORGANISATION SOCIALE

Cette nouvelle organisation sociale, il nous importe de la connaître avant tout, afin de juger la doctrine par ses fruits. Au fait, tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle écrit n'a pas d'autre but que de refaire la société sur le modèle de ses idées et de ses croyances. En la voyant à l'œuvre nous serons plutôt initiés à tous les secrets de son système.

Son début est assez plausible : elle n'entend en aucune façon imposer ses idées ; sa première ambition est de les faire accepter par la voie de la persuasion et la liberté de penser. Aussi la première loi de la nouvelle société sera-t-elle la liberté absolue d'écrire, de discuter, d'enseigner, de répandre, de publier la vérité. Les esprits une fois gagnés et les intelligences ralliées aux nouveaux principes, la transformation sociale se fera d'elle-même sans secousse et sans violence. On passera, sans s'en apercevoir, de la théorie à la pratique. Et la société, après s'être endormie

antipositiviste, se réveillera un beau matin pleinement positiviste.

Le principe fondamental du nouvel ordre social, c'est qu'il sera soutenu par deux grands pouvoirs, l'un spirituel et l'autre temporel. Le premier sera chargé d'instruire, d'éclairer les intelligences, de présider à la direction des idées ; le second, placé sous les ordres du premier, exécutera ce que celui-ci aura jugé de meilleur à faire pour la prospérité de la société nouvelle. Par qui seront nommés les chefs qui représenteront ces deux pouvoirs? (LITTRÉ, *Conserv.*, p. 111.) Par le suffrage universel, sauf la première fois ; afin de simplifier le jeu du mécanisme, ce suffrage sera restreint entre les mains des plus dignes et des plus capables.

Le pouvoir temporel étant toujours subordonné au pouvoir spirituel, il en résultera un grand bien pour le nouvel ordre social : d'abord les chances de guerre s'affaibliront ou disparaîtront sous l'influence et la direction du pouvoir spirituel qui n'aura que des tendances pacifiques ; en second lieu, les délibérations parlementaires, si fécondes en paroles et si stériles en effets, deviendront inutiles. Le pouvoir spirituel dispensera d'y avoir recours, comme aussi il dispensera d'entretenir des corporations enseignantes, religieuses ou séculières. Il leur substituera son action unique qui sera plus qu'équivalente.

Quels seront les enseignements du nouvel ordre social? Le premier et le plus essentiel sera de mettre de côté la préoccupation du *salut personnel,* qui, en détachant l'homme de la terre, le rend étranger ou indifférent aux intérêts de la patrie. Le dogme de la vie future est un problème. La science n'a pas constaté un seul fait de retour à

la vie après la mort; et quant à ces jouissances infinies promises en échange de quelques vertus égoïstes, rien n'est plus contraire au sentiment moral. C'est un système de calcul intéressé. (LITTRÉ, *Conservat.*, p. 123.)

Le second enseignement, qui comprendra toute la morale sociale, consistera à inculquer ce grand principe, qu'il faut servir l'humanité (p. 289) et lui donner résolument sa fortune et sa vie pour le succès de toutes les causes où ses intérêts sont engagés. C'est l'amour de l'humanité qui inspire les grandes actions et les généreuses pensées; il a sa source dans une disposition innée de notre nature. L'homme primitif aime sa tribu; plus développé il aime sa patrie; plus civilisé il aime l'humanité. Permis à l'homme des anciens temps d'avoir ignoré ce qu'il devait à l'humanité; mais nous, le pouvons-nous? « Cette terre qui nous abrite (*id.*, p. 294), quelle main l'a ainsi préparée et embellie? Ces campagnes assainies et défrichées, ces rivières contenues, ces forêts primitives abattues, ces végétaux transformés par une longue et intelligente culture, ces animaux domptés et appropriés à nos usages, tout cela ne nous vient-il pas par héritage? Et si nous mettons en regard l'autre domaine; ces villes, ces merveilleux foyers de lumière, ces beaux arts, ces trésors de science amassés depuis tant de siècles, pouvons-nous recevoir tous ces biens sans remonter à la source d'où ils dérivent, et sans confesser notre dette et notre reconnaissance? L'humanité est notre Providence perpétuelle; rien n'échappe à sa bienveillante sollicitude. C'est donc vers elle que nous devons reporter nos hommages et notre culte; car elle n'est point une conception fictive : elle n'est point semblable aux autres dieux qui ne doivent leur existence qu'à des inspira-

tions *subjectives*. Elle vit, elle grandit, elle se développe sous nos yeux. Aidons-lui à grandir; travaillons à son bonheur, car c'est travailler au nôtre; servir l'humanité c'est nous servir nous-mêmes. Telle est la morale et la religion nouvelle qui s'élève précisément au moment où tombent les castes sacerdotales avec leurs privilèges, et où les instincts populaires réclament de plus fraternelles institutions. » (LITTRÉ, *Conservat.*, p. 293.) Quant à la morale privée et à la morale domestique, nous acceptons la première des mains du monde payen, et la seconde des mains du monde catholique comme un précieux héritage qui a droit à toute notre reconnaissance.

CHAPITRE III

LA CROYANCE A LA VIE FUTURE EST UN COROLLAIRE INSÉPARABLE DES PRINCIPES CONSTITUTIFS DE TOUTES LES SOCIÉTÉS HUMAINES.

Rendons une justice aux promoteurs du nouvel ordre social : ils le caractérisent avec tant de précision qu'il est impossible de le confondre avec tout autre. Jusqu'à ce jour, toutes les sociétés humaines ont vécu avec la croyance bien arrêtée, bien positive que la vie actuelle se prolonge par-delà la tombe. Dans le nouvel ordre social, ce prolongement est supprimé comme une superstition bonne tout au plus pour les premiers âges du monde. Dans la nouvelle société, toutes les pensées, toutes les affections doivent se concentrer sur un seul point, la vie actuelle : elles ne doivent avoir d'autre objet que le présent. Ainsi que l'a dit l'un d'eux : « Notre ciel, notre terre, notre temps, notre espace, et plus rien au-delà. » L'intervalle qui sépare le berceau de la tombe, voilà ce qu'il faut aimer. La patrie

visible qui nous protège et nous défend, c'est celle à laquelle il faut s'attacher; c'est pour celle-là qu'il faut vivre et au besoin savoir mourir.

Convenons qu'on ne peut être plus clair dans l'exposition d'une doctrine. Félicitons-en les auteurs, et félicitons-les aussi d'avoir posé la question décisive; car, s'il n'y a pas de vie future, le système triomphe; tout est gagné par ce seul endroit, comme aussi tout est perdu s'il est vrai qu'il existe une autre vie.

Ne demandons pas aux positivistes si des intelligences humaines consentiront jamais à vivre ainsi parquées, claquemurées dans l'étroit espace, dans la prison de la vie de ce monde qui dure à peine quelques jours, à peine quelques heures; si elles s'accommoderont de ce régime qui refoule l'élan aventureux de leurs puissances toujours en quête de quelque chose de nouveau, toujours ambitieuses de s'étendre un peu plus loin : leur réponse est toute prête. La preuve qu'elles s'en accommoderont, c'est qu'elles s'en accommodent déjà. L'incrédulité, c'est-à-dire l'affranchissement des vieux préjugés théologiques, n'est-elle pas un fait devenu de nos jours à-peu-près général? Les sciences mathématiques, astronomiques, physiques et naturelles n'ont-elles pas depuis longtemps démoli les anciennes croyances?

Oui, dans quelques esprits, chez les positivistes, par exemple, mais à-peu-près partout : cela n'est pas démontré. La croyance à la vie future, vieille comme le monde, toujours attaquée et toujours debout, semble avoir des racines plus fortes que l'on ne pense; elle plonge au plus profond de la conscience humaine; on la dirait soudée aux principes qui portent toutes les sociétés humaines, anciennes et

modernes ; elle en jaillit comme une conséquence sort des antécédents logiques qui la contiennent ; la connexion est si étroite qu'il ne paraît pas possible de conserver l'un sans l'autre.

Quels sont ces principes ? Ce sont deux idées dont les positivistes ne parlent guère et qu'ils n'osent cependant pas attaquer de front. Ce sont deux idées qu'il est facile de nommer ; car depuis l'origine des siècles elles ont une place dans toutes les langues, avec le privilége de ne rencontrer jamais ni dédain, ni indifférence ; que dis-je, avec le privilége d'exciter le plus vif enthousiasme, et avec la gloire de compter parmi leurs défenseurs les plus grands hommes, ceux que l'on appelle des héros. Comment se nomment ces deux idées ? Elles se nomment *le droit et la liberté.*

Que les disciples d'Aug. Comte acceptent ou rejettent ces deux choses, peu importe pour le moment. Nous ne voulons pas les défendre. L'humanité y a toujours cru ; elle y croit encore, parce qu'elle les trouve écrites, gravées dans le fond le plus intime de son être. Elles n'ont pas besoin de preuves. La victime qui succombe sous les coups d'une agression injuste, lègue au ciel et à la société le soin de venger son droit opprimé et non détruit. L'affirmation de ces deux grandes choses échappe spontanément aux lèvres de quiconque est lésé dans l'une d'elles. *Droit* et *liberté,* noms sacrés, arche sainte des sociétés humaines, que n'a pas fait l'humanité pour ne pas vous perdre, pour jouir de votre auguste présence ?

Oui, il y a des droits ; car sans droits l'homme n'est rien ; il descend du rang de personne au rang de chose que le premier venu peut briser impunément sans encourir aucun reproche ; là où il n'y a pas de droits, on ne saurait les

violer ; et quiconque ne viole aucun droit est irréprochable ; on ne fait mal, on n'est injuste envers autrui que par la violation de quelqu'un de ses droits. La justice consiste à rendre à chacun suivant ce qui lui est dû, à lui rendre suivant son droit. Le droit d'abord, la justice ensuite parce qu'elle consiste dans le respect de tous les droits. La morale sociale est tout entière dans l'idée de droit qui conduit à celle du juste et à celle du devoir. Que doit-on aimer, que doit-on respecter ? Les droits de chacun et de tous.

Il y a autant de devoirs sociaux qu'il y a de droits à respecter dans autrui. Le droit, de sa nature, est inviolable. Il couvre l'humanité de son égide. Il déclare coupable quiconque le méconnaît et l'offense. De plus il est immuable : ce qui est vraiment droit se confond avec la rectitude même, et par conséquent ne saurait changer. Le droit en soi est la mesure première qui mesure tout et n'est pas mesurée. Il est le même dans tous les temps et dans tous les lieux ; il n'est ni grec, ni romain, ni égyptien, ni persan ; il est universel ; il s'applique à tous les hommes. Et parce que l'homme est partout un être intelligent et libre, il lui offre partout une lumière pour son intelligence et une règle sûre et certaine pour le diriger dans l'exercice de sa liberté.

Le droit est donc tout à la fois et le bouclier qui couvre l'humanité, et la lumière qui l'éclaire, et la boussole qui lui montre le chemin où elle doit marcher. L'idée de droit se fait jour de bonne heure dans notre intelligence. L'enfant grondé pour avoir frappé son camarade, s'excuse en disant : Ce n'est pas moi qui ai commencé. Il sait à peine parler, et il comprend déjà ce que c'est que le droit de la défense personnelle. Il comprend qu'il ne doit pas être

offensé tant qu'il demeure inoffensif envers les autres. C'est du droit en soi, du droit primordial que dérivent tous les droits que nous désignons sous les noms divers de droits civils, de droits politiques, de droits religieux, etc... C'est en lui qu'ils ont leur source première.

La liberté n'est pas une moins grande chose que le droit; car c'est par elle et par elle seule que nous sommes aptes à avoir des droits, dont le premier, celui qu'impliquent tous les autres, est le droit de la propriété de sa personne, de ses facultés physiques et morales, de ses actes, de ses œuvres, de toutes ses actions; car qui peut dire en toute vérité : je m'appartiens, je suis à moi, ma vie tout entière est mon œuvre; c'est moi qui l'ai faite; j'en suis responsable, et la honte ou la gloire m'en revient? Qui peut parler ainsi en toute vérité, si ce n'est Celui qui est le principe, la cause, le foyer d'où jaillissent toutes ses actions; si ce n'est Celui qui, par essence, est une force maîtresse d'elle-même, qui s'impulsionne par sa propre énergie; qui, de sa libre volonté, se porte au repos ou au mouvement; qui ne comporte ni violence, ni contrainte; qui ne fait que ce que bon lui semble? Et cette force, cette puissance de causation, n'est-ce pas notre liberté elle-même?

C'est donc dans la liberté qu'il faut chercher l'origine du premier de nos droits, du droit de propriété personnelle. Supprimez la liberté dans l'homme, faites-en le simple instrument de ce drame qu'on appelle la vie, ôtez-lui sa qualité d'agent, et dites quels seront ses droits? N'étant plus un principe d'action, mais une simple chose, de quelle injustice pourra-t-on se rendre coupable à son égard? En quoi différera-t-il du bras, de la main, de l'outil, du glaive

dont nous nous servons pour agir, sans les rendre aucunement responsables?

La liberté n'est pas le droit, mais elle réalise le droit et donne naissance au premier de tous, la propriété de la personne d'où dérivent tous les autres. Elle est aussi le principe de toutes nos vertus : ce que nous appelons un acte normal, un acte juste et bon n'est pas autre chose qu'un acte conforme au droit. La vertu naît de l'union de ces deux grandes choses : le droit et la liberté; et c'est de leur divorce que sortent tous les désordres qui affligent les sociétés humaines. En un sens, on peut dire que la vertu c'est le droit incarné, le droit fait homme, le droit prenant domicile dans une âme humaine; mais pour incarner le droit, la liberté a besoin de faire effort; car le droit se confond avec le bien qui, étant au-dessus de nous, nous demande un certain élan pour arriver jusqu'à lui. L'œuvre de la vertu ne peut se réaliser que par un premier effort pour monter jusqu'au bien, et par un second effort, pour résister aux attraits séducteurs du mal qui, toujours semblable à lui-même, s'offre dans ce monde tel qu'il s'offrit au premier des humains sous une apparence trompeuse. Un troisième élément de la vertu, c'est le sacrifice d'un bien, d'un bonheur que l'on possède légitimement, mais auquel il faut renoncer souvent pour faire le bien des autres. La vertu s'élève jusqu'à l'héroïsme, lorsque, pour la famille, la patrie ou l'humanité, elle fait le sacrifice du plus grand des biens matériels, le sacrifice de la vie.

La vertu est donc une œuvre méritoire. Que mérite-t-elle? Le bonheur. L'obtient-elle ici-bas? Oui et non. Oui, s'il s'agit de la paix du cœur, du contentement de soi-même, du suffrage de la conscience. Non, s'il s'agit de s'affranchir

des misères de la vie et des conditions de l'existence humaine. La paix du cœur ne saurait soustraire celui qui jouit de ce trésor inestimable à l'action de la souffrance, de l'injustice, de l'oppression et de tous les désordres inhérents aux gouvernements des hommes. Le bonheur n'est pas une satisfaction égoïste ; il ne va pas sans le bonheur de ceux qui nous touchent de près, qui composent le cercle où nous vivons. Or, la mort frappe en aveugle : elle sépare le fils du père, l'enfant de la mère, l'époux de l'épouse, les ascendants des descendants ; elle fait des blessures que le temps est impuissant à guérir.

A ces coups de la mort se joignent les coups non moins rudes du mal physique, des maladies, des infirmités contractées ou héréditaires, des fléaux du ciel, des intempéries des saisons, et de ces secousses violentes qui agitent parfois notre planète comme si elle voulait nous exiler de son sein. A tous ces éléments de souffrance dont la vertu n'est jamais exempte, il faut ajouter le malheur si fréquent de ses droits méconnus, de ses services comptés pour rien, de son dévouement payé d'ingratitude. Et cependant une voix intérieure nous crie du matin au soir : *Sois juste et tu seras heureux;* mérite d'abord tu obtiendras plus tard. Cette voix, c'est celle de la conscience qui n'est pas à nos ordres, qui parle suivant ses inspirations personnelles, qui vient de plus haut que de nous, et, par conséquent ne peut nous tromper. Si le bonheur extérieur fait défaut à la vertu dans ce monde, la conscience nous apprend pourquoi ; c'est qu'il est réservé à un monde meilleur, à une autre vie dont celle-ci n'est que le prélude et la préparation en quelque sorte. Mais s'il y a une autre vie, il y a un Dieu rémunérateur et vengeur, un Dieu maître suprême de l'humanité

qui lui demande le travail, la fatigue, le labeur de l'âme et du corps, la vertu et le mérite, avant de l'admettre au bénéfice de la récompense. Et voilà que toutes les idées théologiques, repoussées par les positivistes comme une superfétation inutile, reviennent d'elles-mêmes comme un corollaire indispensable des deux grands principes qui servent de fondement à toutes les sociétés humaines. De telle sorte qu'il faut abdiquer le droit, abjurer la liberté pour se précipiter tête baissée dans le despotisme et la servitude, ou se rallier au dogme de la vie future qui à lui seul comprend toutes les idées théologiques impérieusement réclamées par ce quelque chose qu'on appelle la vertu, qui a sa source dans l'union du droit et de la liberté.

Il est des esprits auxquels une preuve démonstrative ne suffit pas ; ils veulent de plus l'autorité de quelques grands noms. Les lignes qui suivent pourront les satisfaire. Dans sa théorie de la raison pratique, Kant raisonne ainsi : Il est des devoirs ; rien n'est plus évident. Oser le nier serait déclarer que tout est permis, même le mal. Il est des devoirs ; donc je suis libre : car le devoir commande et défend ; or on ne commande qu'à ceux qui peuvent obéir ; et on ne défend qu'à ceux qui peuvent désobéir. Cette puissance d'obéir ou de résister, c'est la liberté même et la première des libertés, la liberté morale. Or, que prouve la liberté ? Un être libre ; et un être libre, parce qu'il se meut lui-même, n'est-il pas nécessairement au-dessus de la matière ? La liberté prouve donc une âme. L'âme libre, quand elle fait ce que le devoir ordonne, quand elle se soumet à ses ordres, s'élève à la hauteur de l'ordre moral ; elle devient l'ouvrière et l'artisan de cet ordre qui est la vertu même. Mais la vertu qui implique toujours lutte,

effort, courage, sacrifice, est une œuvre souverainement méritoire; elle a droit au bonheur auquel elle aspire de toutes ses forces. Mais la douleur, dans ce monde, abonde même sous le toit qui abrite l'innocence et la vertu. Nul n'est à l'abri de ses coups, et la vertu moins que tout autre parce qu'elle est un sacrifice permanent de soi à autrui. Elle n'est donc pas rétribuée suivant ses œuvres; l'espérance qui la soutient et la console ne saurait donc être illusoire. Le bonheur est donc par-delà ce monde, dans un autre monde; il est donc un Dieu juste et bon qui rétribue chacun suivant ses œuvres. Telle est, en peu de mots, la théologie de Kant, de ce prétendu sceptique que M. Renan félicitait tout à l'heure d'avoir renversé de fond en comble la philosophie de Platon, de Descartes, de Leibnitz, de Bossuet, de Fénélon; comme si l'on pouvait mieux s'y prendre que ne l'a fait Kant pour défendre et consolider cette philosophie!

CHAPITRE IV

LA SOURCE DU VRAI PATRIOTISME EST DANS LA FOI A LA VIE FUTURE.

C'est tout de bon que les positivistes prétendent fortifier et agrandir le patriotisme, ce principe vital des sociétés humaines, en supprimant la croyance à la vie future. Pourtant s'il n'y a pas d'autres biens que les biens actuels, pourquoi voulez-vous que je sacrifie ma vie en qui se résument tous ces biens? Sacrifier sa vie, c'est tout donner aux autres et ne rien garder pour soi ; et la raison de ce grand sacrifice où est-elle ; où en trouver le dédommagement? Les positivistes prétendent que notre patriotisme à nous, croyants à une vie future, n'est qu'un calcul ; que nous donnons le moins pour avoir le plus : que leur patriotisme, à eux, est seul désintéressé.

Oui, mais tellement désintéressé, qu'il a bien l'air d'un acte impossible ; car, où sont les héros de leur doctrine? Les mécréants de la vie future ont un autre principe de conduite. Avec cette idée dans l'esprit que tout finit à la

mort, héroïsme et dévouement, sagesse et vertu, croyances et vérités; ils concluent hardiment et sûrement que ces prétendues grandes choses, parce qu'elles durent si peu, ne sont que des mots dont se payent les niais; que les habiles s'en moquent et jouent le gros jeu, tout perdre ou tout gagner; parce qu'en réalité, en perdant tout on ne perd rien puisque la mort est le sommeil absolu. En conséquence de ce principe, ils placent la souveraine sagesse à laisser aux autres le travail, la fatigue et le poids du jour, en se réservant le privilége de cueillir la moisson quand elle est prête. Quelquefois ils réussissent, quelquefois non. Et les maladroits, c'est ainsi qu'ils désignent leurs confrères malheureux, vont peupler ces maisons qu'on appelle des pénitenciers ou des bagnes qui déjouent un peu leurs calculs. On ne compte guère dans ces lieux d'autres habitués que des mécréants de la vie future; la preuve en est dans leur refus obstiné d'accueillir les hommes du sanctuaire, d'écouter la parole qui apprend à croire. Toute leur doctrine est dans cette réponse d'un fameux assassin qui, interrogé s'il croyait en Dieu, répondait : Je ne l'ai *jamais vu*. Les positivistes répondent de même quand on leur demande s'ils croient à l'existence de l'âme; « rien d'expérimental ne nous l'a fait voir », dit M. Renan; et M. Littré ajoute : « Il n'y a aucun exemple de retour à la vie après la mort. » Singulière manière de raisonner! Pour croire à l'âme et à Dieu ils voudraient les voir; oubliant que s'il leur était donné de les saisir par les sens, ils ne seraient plus ni des âmes ni des esprits.

Le patriotisme, dit-on, n'est pas incompatible avec l'athéisme. Et, pour preuve, on nous cite ces prétendues légions d'athées victorieuses partout sous le gouvernement

de la République de 93. Qui leur a dit que les légions des armées républicaines n'étaient composées que d'athées? Parce qu'un écrivain hostile à cette époque (Joseph de Maistre) a qualifié les soldats d'alors de cette épithète injurieuse, on nous propose de le croire sur parole! Il n'est jamais rien sorti et il ne sortira jamais rien de bon d'une âme athée. On ne s'enthousiasme pas pour le néant; et l'athéisme c'est le néant des plus grandes choses de ce monde, héroïsme, dévouement, honneur, gloire et vertu: mots séducteurs qui ne trompent que les faibles, dupes d'une apparence dépourvue de toute réalité.

L'accusation d'égoïsme que l'on adresse aux martyrs de l'amour de Dieu et de sa loi sainte passe toute mesure. Où donc est l'égoïsme, dans l'âme qui aime les autres autant qu'elle-même, qui aspire et travaille à leur salut avec autant d'ardeur qu'au sien propre, qui n'a d'autre ambition que de les entraîner sur ses pas dans la voie du bien? Encore une fois, où est l'égoïsme, là où c'est un crime de n'aimer que soi, là où la première des vertus est l'amour des autres? — Sait-on à quelles conditions le dévouement et l'héroïsme sont possibles? A une condition que les positivistes ne peuvent remplir; à la condition qu'il existe un bien assez grand pour mériter d'être aimé d'un amour sans mesure, parce qu'il est lui-même sans mesure, parce qu'il n'a pas commencé et qu'il ne doit pas finir. Où trouver ce bien? Dans Dieu et dans sa loi immuable et sainte qui nous dit: Sois juste et tu vivras; incarne en toi la justice, fais-la passer dans tes pensées, dans tes volontés, dans tes actions; fais-toi semblable à elle, comme disait Platon, et tu vivras autant que la justice qui doit vivre toujours; car, ainsi que le disait encore Platon, la justice n'est pas justice parce

qu'elle est aimée des dieux, mais elle est aimée des dieux parce qu'elle est justice. Le juste et le droit en soi sont aussi anciens que Dieu lui-même. Ils font partie de cette raison absolue qui était au commencement, qui était avec Dieu et qui se confond avec Dieu lui-même. Avec une telle justice pour appui, pour levier et pour boussole, non-seulement on meurt sur un champ de bataille pour la gloire et la patrie, mais on y meurt avec joie, avec transport, avec enthousiasme, parce que l'on sait que l'on ne meurt pas en vain ni pour soi ni pour les autres; que cette mort profitera au règne de la justice, à la prospérité de la patrie, à l'agrandissement de sa propre vie qui ira se prolonger dans un autre monde.

Tout se lie dans l'édifice social : les fortes croyances qui en assurent la grandeur et la durée ont leurs racines ailleurs que dans des principes éphémères. Les principes qui les inspirent sont du nombre de ces vérités que ne connaissent pas les positivistes (ils n'admettent que des idées relatives), du nombre de ces vérités appelées par l'école spiritualiste du nom de nécessaires, d'immuables, d'universelles, d'éternelles, d'absolues, pour faire comprendre qu'elles sont impérissables, indestructibles et qu'elles transmettent leur immortalité à leurs vrais adorateurs, comme par la loi du contraire elles enchaînent à la souffrance les volontés obstinément rebelles à leurs divins préceptes. C'est à cet ordre de vérités qu'il faut s'adresser quand on veut fonder une morale vraiment indépendante, vraiment affranchie de l'influence des temps, des lieux, des hommes et des choses; une morale qui subsiste toujours la même pour tous les peuples, pour tous les hommes sans acception de personnes et sans crainte de modifications au détriment des uns pour

le bénéfice des autres. Quel plus grand oubli de la plus simple des règles de la logique, de la concordance des idées, que de vouloir, à l'exemple des positivistes, d'une part une morale indépendante, et de l'autre des idées purement relatives, c'est-à-dire soumises à toutes sortes de variations ?

Nous voulons, disent-ils, une morale indépendante de l'idée de Dieu. Mais le vrai Dieu c'est l'être souverainement indépendant et par conséquent le seul en qui nous puissions trouver la raison d'être d'un code de lois vraiment indépendantes elles-mêmes, c'est-à-dire soustraites aux caprices des législateurs humains qui, s'ils sont indépendants de toute autorité qui les surmonte, peuvent les faire autres aujourd'hui, autres demain, en un mot si changeantes qu'on ne sait plus à quel signe les reconnaître. Le vrai type de la morale dépendante a toujours été et sera toujours dans cette formule à l'usage des partisans des idées relatives : « Les peuples et les législateurs en ordonnant font juste ce qu'ils ordonnent ; et en défendant font injuste ce qu'ils défendent. » Donner sa vie pour une telle justice n'est-ce pas tomber dans la plus délirante des idolâtries ? N'est-ce pas adorer le fini à la place de l'Infini ? — Que parlez-vous, positivistes, de préoccupations du salut personnel ? Cette préoccupation est la sauvegarde du salut public dans une doctrine qui ne permet l'accès de la patrie future qu'à ceux qui ont commencé par bien mériter de la patrie présente. Tels sont les vrais principes fondateurs des sociétés humaines ; partout ailleurs il n'y a que ruines sous les apparences trompeuses du salut et de la prospérité de tous.

CHAPITRE V

L'OBSERVATION INTÉRIEURE QUE RENIENT LES POSITIVISTES EST LA SOURCE OÙ ILS PUISENT A LEUR INSU LES IDÉES DE LEUR SYSTÈME.

Nous venons de le voir, la science des principes constitutifs des sociétés humaines condamne le positivisme ; la théorie du patriotisme lui renvoie le même arrêt de condamnation. Kant, qu'il invoque en dénaturant sa pensée, est contre lui, et j'ai bien peur qu'il ne soit à son tour contre lui-même, qu'il ne soit le premier à prendre la peine de se réfuter complètement. — Les positivistes ne veulent à aucun prix de l'observation intérieure. Un *moi* [1] qui se regarde penser pour savoir son histoire, les fait sourire de pitié. La vraie manière d'étudier l'homme, pour eux, c'est de procéder à la façon des naturalistes qui partent du plus

[1] *Philosophie positive* d'Auguste Comte, t. III, p. 774.

humble des êtres, de l'être inorganique, pour s'élever graduellement à l'être organisé, puis à l'être vivant, sentant, agissant, pour arriver enfin à l'homme qui couronne la série. Tout cela est fort bien. Rien de mieux que d'étudier l'homme extérieur; mais ne faut-il pas aussi étudier l'homme intérieur, et, pour cette étude, ne faut-il pas s'adresser à l'observation intérieure? — « Méthode vaine et sans valeur [1], » disent-ils, et cependant ils ne font pas autre chose que de s'en servir tous les jours, sans s'en apercevoir, sans doute, tant est grande leur sagacité. Ils nous parlent sans cesse d'idées, de croyances, d'opinions, de pensées, de volontés, de sentiments, de pouvoir spirituel, de régime mental, de conviction, de raison, de réflexion, de jugement, de vérité, d'erreur, etc... Ils ne veulent établir le règne de leur doctrine que par la puissance des idées, pour qu'un jour la société s'éveille toute transformée au dedans et n'ayant qu'un pas à faire pour se transformer au dehors. On ne peut qu'applaudir au choix de cette méthode. Mais, de grâce, qu'ils veuillent bien nous dire à quelle école ils ont appris ce que c'est qu'une idée, une croyance, une opinion; ce que c'est que persuasion et conviction, régime mental et pouvoir spirituel. Ce dernier mot surtout étonne sous leur plume. Qui donc leur en a expliqué le sens? Où ont-ils vu le spirituel, le mental, l'esprit, l'idée, la pensée, la conviction? Encore une fois, puisqu'ils parlent sans cesse de ces choses et qu'ils ne peuvent pas ne pas en parler, ils les connaissent sans doute; qu'ils nous disent donc où ils les ont apprises : est-ce ailleurs qu'en eux-mêmes? Et si c'est en eux-mêmes,

[1] *Philosophie positive* d'Aug. Comte, t. III, p. 774.

ils y ont regardé ; et les voilà du nombre de ces *moi* qui se regardent penser, de ces *moi* qui tout à l'heure leur faisaient hausser les épaules !

Que la vérité est terrible dans ses vengeances contre ceux qui osent se jouer de ses droits ! Car il n'y a pas de milieu : ou il leur faut renoncer à parler des choses mentales, des choses spirituelles, ou reconnaître qu'il y a une observation intérieure à laquelle ils sont redevables de tout ce qu'ils nous disent sur les idées, les opinions, les croyances de l'humanité, et, par conséquent, à laquelle ils sont redevables tout au moins de la moitié de leur savoir ; oui, de la moitié, et ce n'est pas trop dire ; car la vie de l'humanité, la vie des peuples racontée par l'histoire comprend deux parties bien distinctes ; d'une part les idées, les volontés, les sentiments, les croyances, et de l'autre les actes visibles et matériels qui les manifestent extérieurement, qui servent à les traduire, à les porter au dehors. Le drame historique qui se déroule devant nos yeux sur la scène du monde n'est pas le véritable drame ; il n'en est que la parole plus ou moins fidèle. Derrière les actions humaines, grandes ou petites, héroïques ou ignobles, basses ou sublimes, lâches ou courageuses, égoïstes ou patriotiques, il y a ce que nos yeux ne voient jamais et dont ils n'aperçoivent que les signes : il y a le fait invisible de l'héroïsme ou de l'égoïsme, du courage ou de la lâcheté, de la bassesse ou de la grandeur d'âme. Le dedans et le dehors, le moral et le physique ne sont pas de vains mots. Tout le monde connaît ces choses, car tout le monde en parle ; on ne serait pas homme si on n'entendait pas ce double langage : l'un qui parle du monde matériel, et l'autre du monde spirituel. Or, à quelle école les hommes de tous les temps, de

tous les lieux apprennent-ils à connaître les faits qui constituent leur vie morale et intellectuelle? A quelle école apprennent-ils ce qu'ils savent d'idéologie et de psychologie; car ils en savent tous plus ou moins, ainsi que l'attestent leurs idiomes tous en possession d'un dictionnaire où se trouvent des mots pour désigner les choses de la vie spirituelle? Cette école est-elle autre que l'observation intérieure? D'où l'on voit qu'il existe une source de connaissances bien différentes de celles que nous devons à l'observation extérieure, et que n'en tenir aucun compte, c'est tout bonnement prouver que l'on ne comprend rien à la science de la vie humaine qui est tout autant et même beaucoup plus la science des idées que des faits matériels qui les traduisent.

Cette science, qui a pour objet le dedans, il nous a été donné de l'agrandir de l'étendre par notre propre travail; mais ce n'est pas nous qui la commençons par un acte personnel de notre volonté; nous sommes naturellement idéologues et psychologues. L'observation interne est une porte de notre entendement qui s'ouvre d'elle-même pour nous permettre de voir le monde auquel elle correspond. La connaissance de notre vie morale est une science commune à tous les hommes, au moins dans son premier degré. Dans un degré supérieur, elle devient l'apanage spécial de ceux qui en font une étude particulière.

L'anathème dont Auguste Comte a frappé l'observation intérieure ne se comprend donc que comme un moyen dont il s'est servi pour écarter les conséquences dont l'idéologie et la psychologie fournissent les prémisses; car la première de ces conséquences, c'est qu'il existe une âme.

En effet, il est inévitable, dès que l'on reconnaît une volonté, une intelligence, de reconnaître aussi un être voulant, un être intelligent; il n'y a pas de rameaux sans un tronc; il n'y a pas de rayons sans un centre. Le tronc, le centre, le foyer où aboutissent et d'où jaillissent toutes les volontés et toutes les idées, il n'y a pas un homme qui ne le connaisse; car il a un nom dans toutes les langues; ce nom c'est celui de *moi*; le *je*, le *moi* dont nous parlons sans cesse, c'est l'âme elle-même. Il y a en nous un nombre innombrable de pensées, de volontés, de sentiments. Mais nous savons, à n'en pas douter, nous savons de la science la plus certaine, par une expérience intime et journalière, qu'il n'y a en nous qu'un seul et même être pensant, voulant et sentant, qu'il n'y a en nous qu'un seul *moi*. Cette unité du *moi*, qui se fait jour à travers la succession et la variété de nos idées, de nos volontés et de nos sentiments, est la preuve irréfragable de sa simplicité, de son indivisibilité, et par conséquent de son immatérialité; car ce qui est *un* exclut la pluralité des parties, et par conséquent la nature matérielle qui a toujours longueur, largeur et profondeur; qui a toujours multiplicité de parties. L'existence de l'âme, comme dit Jouffroy, n'a pas besoin de preuves; chacun de nous l'affirme en affirmant l'unité de son *moi*, en disant *je*, ce que nous faisons du matin au soir, tous les jours de notre vie.

Il est incroyable jusqu'à quel point de déraison on peut descendre sous l'influence de l'esprit du système. Les mêmes hommes qui nient l'âme, appelés par la loi à siéger comme jurés pour prononcer sur la culpabilité ou l'innocence de leurs semblables, n'hésitent pas à les déclarer coupables, sur preuves suffisantes, non-seulement de crimes commis

depuis peu, mais de crimes commis depuis plusieurs années et restés impunis faute des preuves nécessaires. Or en punissant l'auteur d'un crime qui avait échappé jusque-là à la vengeance des lois, ils déclarent formellement que les années écoulées entre le jour du crime et celui du châtiment n'ont rien changé à la responsabilité du coupable. Ce qui veut dire que s'il a changé physiquement, il est toujours resté le même être, auteur du crime; qu'il a persévéré dans son unité morale à travers la succession des années et les transformations de son organisme. Or une telle unité est-elle possible dans un être matériel toujours changeant et toujours soumis au changement, toujours perdant quelques-uns des atomes qui le constituaient et les remplaçant par de nouveaux? Évidemment non. Elle ne peut donc se réaliser que dans un être, par essence, homogène à la pensée, simple et spirituel comme elle et par conséquent dans une âme. La nécessité où l'on se trouve, quand on fait l'âme matérielle d'aboutir au fatalisme, n'est-elle pas une preuve sans réplique que la liberté ne peut avoir son siége ailleurs que dans une substance immatérielle? Or qui peut nier la liberté sans mentir à sa conscience?

Un des faits les plus gênants pour le matérialisme c'est l'influence journalière du moral sur le physique; c'est-à-dire l'action bienfaisante ou hostile que les idées et les sentiments exercent sur le corps. La lame, dit-on tous les jours, use le fourreau. Les peines du cœur, les chagrins, les émotions trop vives et trop fréquentes affligent les organes de maladies souvent mortelles. L'âme tue le corps. Comment donc nier son existence? Les positivistes ont cru avoir trouvé une réponse à ce fait irrécusable, dans ce qu'ils appellent l'idée ou la sensation *réflexe*. Qu'entendent-ils

par-là? Dans leur système les idées et les sensations sortent toutes du cerveau; et par conséquent elles en subissent toutes les modifications : elles sont saines ou malsaines, raisonnables ou folles, sensées ou extravagantes, marquées au coin du bon sens ou de la folie, suivant les divers états dans lesquels se trouve le cerveau. Et c'est par cette influence du cerveau sur les idées qu'ils expliquent la vie humaine.

Un seul point les avait arrêtés jusqu'à ce jour; c'était l'influence du moral sur le physique, phénomène inexplicable dans leur système où le cerveau est censé maîtriser tout le moral. La difficulté était grande. Comment la résoudre? Écoutez bien, lecteur, et admirez surtout la fécondité de leur esprit inventif.

La sensation et l'idée sont filles du cerveau et par conséquent soumises à son empire absolu ; mais cette soumission, d'après eux, ne les préserve pas de l'esprit de révolte : elles se tournent quelquefois contre leur principe générateur; elles l'attaquent, le font souffrir et donnent naissance à ce que l'on appelle l'influence du moral sur le physique; leur réaction va quelquefois si loin qu'elle fait mourir le cerveau; elle devient donc plus forte que celui duquel elles tiennent toute leur force. Comment cela se peut-il faire? Ce n'est pas possible, direz-vous; c'est une invention suggérée pour le besoin du système et pas autre chose. Les positivistes n'y regardent pas de si près. La sensation et l'idée se tournent, disent-ils, quelquefois contre le cerveau, et voilà tout le mystère expliqué; il ne faut pas leur en demander davantage.

Les positivistes ne prennent pas la peine de discuter les preuves surabondantes qui ont été données en faveur de

l'existence de l'âme [1]; ils croient qu'il leur suffit de dire que ce sont des preuves *subjectives*, mot emprunté à Kant, qu'ils ne comprennent guère. Ils ne parlent de ces preuves que du haut de leur plus fier dédain, du dédain transcendantal qu'ils ont imaginé. Cette méthode est expéditive et commode. Voltaire se moquait de ses adversaires quand il ne pouvait avoir raison contre eux; les disciples d'Auguste Comte se moquent et méprisent; ils ont retenu, de leur maître son habitude du dédain pour toutes les idées antagonistes aux siennes. C'est un progrès qu'on ne peut leur contester.

[1] Les positivistes en fournissent eux-mêmes tous les jours de nouvelles. L'un d'eux nous parle « des idées justes et fécondes (*Revue des Deux-Mondes*, p. 916. Avril 1866) qui ne doivent leur naissance qu'à l'invention et au génie de chacun. » Sur quoi on peut lui demander quel est le foyer de ces idées justes et fécondes qui changent quelquefois la science tout entière, qui font penser et deviner les choses avant de les voir réalisées sous les yeux? — Un autre parle du désaccord fréquent du physique et du moral; celui-ci se montrant sain, pendant que l'autre est malade : ne suffit-il pas de ce désaccord pour attester la dualité de l'être humain?

CHAPITRE VI

LE MONDE VISIBLE N'A DE SENS QUE COMME EXPRESSION D'UN MONDE INVISIBLE.

Nous venons de voir que derrière l'humanité visible il y a l'humanité invisible à l'œil du corps, et que cette humanité est la véritable pendant que l'autre ne nous en présente qu'une image souvent infidèle. Cette dualité d'existence est-elle particulière à notre nature, où faut-il y voir une loi générale de l'univers ? Le sentiment esthétique est un fait et un fait universel. Partout en présence de certains objets, l'homme s'arrête pour les contempler, pour les admirer, pour savourer le plaisir de les regarder ; il ne s'en détache qu'à regret. Et c'est pour satisfaire ce besoin de notre nature qu'ont été inventés les beaux-arts dont les chefs-d'œuvre possèdent le privilége de provoquer partout des élans d'enthousiasme. Si maintenant on demande à quoi s'adressent ces élans, chacun répond qu'ils ont pour objet ce quelque chose qu'on appelle *le beau*. Et à cette nouvelle

question : Par quoi les œuvres belles sollicitent et captivent-elles notre admiration? quelle autre réponse avons-nous à faire si ce n'est qu'elles ont la vertu de parler à notre âme, de dire quelque chose à notre intelligence? Admirons-nous ce qui ne dit rien à notre esprit, ce qui nous laisse froids, indifférents? Et pouvons-nous nous intéresser à autre chose qu'à ce qui a un sens, une parole plus ou moins significative, plus ou moins éloquente? Et puisque les objets qui nous attirent, nous captivent, nous retiennent auprès d'eux et nous ravissent quelquefois hors de nous-mêmes, puisent la force de cette attraction dans leur nature expressive, n'est-ce pas la preuve qu'ils ont un dedans et un dehors, un côté visible et un côté invisible, et par conséquent qu'ils reproduisent la loi de l'humanité? En est-il autrement de la nature physique? A ceux qui nous demandent compte de notre admiration en face de ses œuvres, ne répondons-nous pas sans hésiter que le secret de son charme c'est qu'elle est un livre ouvert à tous les yeux et le plus éloquent de tous les livres? Et n'est-ce pas à son école que les grands artistes apprennent à faire parler le marbre, la pierre, le son, la couleur? Chaque art bien compris est-il autre chose qu'un système de signes visibles et palpables destinés à traduire, à exprimer quelque chose d'invisible, d'impalpable que nous appelons le beau ; et ne peut-on pas en dire autant de l'univers céleste ou sidéral? Par-delà le firmament visible Kepler et Newton n'ont-ils pas aperçu un monde cent fois plus beau que celui qui frappait leurs sens? et qu'a découvert leur intelligence, si ce n'est, dans toute sa sublimité, l'harmonie des lois mathématiques et géométriques qui président aux mouvements de ces grands corps qui se balancent sur nos têtes?

Et maintenant, positivistes, dites-nous ce que vaut un système qui déshérite l'homme de l'observation intérieure sans laquelle il ne peut se connaître, et de l'observation intellectuelle qui seule lui permet de percer la voûte des cieux pour aller surprendre le grand secret des lois qui expliquent l'univers visible par un autre cent fois plus beau devant lequel l'intelligence étonnée et ravie manque de paroles pour exprimer tout ce qu'elle sent? — Oui, le monde comme l'humanité a sa double existence; il a son dedans et son dehors, son âme et son corps, si l'on peut ainsi parler. Le dehors ce sont les phénomènes visibles et matériels saisis et constatés par les sens; le dedans c'est l'ensemble des lois qui dirigent et gouvernent les phénomènes : les lois, cachées derrière les phénomènes, ne se voient pas; elles échappent aux sens pour ne se découvrir qu'à l'intelligence; générales par leur nature et purement intelligibles, elles constituent le monde invisible manifesté par les phénomènes qui en sont la parole sensible.

CHAPITRE VII

ÉTRANGE MÉPRISE DES POSITIVISTES SUR LA VÉRITABLE ORIGINE DES IDÉES SPIRITUALISTES.

Rien n'arrête les positivistes : aucune difficulté ne les embarrasse; ils se jouent des plus grands problèmes. Demandez-leur d'où a pu venir à l'esprit des peuples et de tous les peuples, l'idée qu'il existe des êtres inaccessibles aux sens, des âmes, des esprits, des intelligences sans corps; ils vous répondront sans hésiter : Tous ces êtres fictifs, toutes ces créations mensongères, doivent leur naissance à cette faculté brillante, mère des beaux-arts, qu'on appelle l'imagination. Et après avoir prononcé ce mot, ils croient avoir tout dit : il leur semble avoir fait une découverte.

Sans contredit, l'imagination invente bien des choses : qui ne le sait? S'ensuit-il que sa puissance d'invention ne connaisse aucune limite? Donnez-lui les idées de montagne et d'or, elle vous fera une montagne d'or. Donnez-lui les deux idées d'homme et de cheval, elle vous fera un centaure. Elle invente, mais avec des éléments donnés. Avec l'idée de stature, elle vous fera des nains et des géants; avec

d'autres idées, elle vous fera un cyclope, un sphinx, un minotaure; elle vous fera tout ce que vous voudrez, mais à la condition que vous lui mettrez sous la main le premier élément des créations que vous lui demandez. Si cet élément lui manque, vous la frappez de stérilité : elle ne peut rien produire. Avez-vous les idées de son, de couleur, de figure? Avec l'imagination vous inventerez toutes sortes de combinaisons de sons, de couleurs, de figures. Si vous ne les avez pas, vous n'en soupçonnerez pas même l'existence. Le sourd et l'aveugle de naissance ont beau avoir de l'imagination, ils n'arrivent jamais à concevoir ce que c'est qu'un son ou une couleur : il leur manque ce sans quoi l'imagination ne peut faire un pas, en fait d'harmonie et de peinture, le premier élément qui lui sert d'étoffe pour ses créations et ses combinaisons; et ce premier élément, puisqu'il ne s'invente pas, nous est donc donné par quelque faculté spéciale qui le saisit là où il est parce qu'elle a été faite pour ce rôle particulier. De ces considérations il suit rigoureusement que l'imagination n'a pu inventer ni l'âme ni l'esprit. Son action créatrice s'est bornée à accroître ou leur nombre ou leurs puissances, ou leurs facultés ou leurs divers modes d'action : avec une âme donnée, elle a pu, sur ce premier modèle, en inventer beaucoup d'autres, en varier l'existence, leur donner un plus ou moins grand nombre d'attributs. Mais si nous avions été déshérités de la faculté qui trouve l'âme, l'imagination réduite à sa seule puissance n'aurait pas mieux réussi à en trouver l'idée que l'aveugle ne parvient à trouver l'idée de couleur et le sourd l'idée de son.

Mais, diront les positivistes, apprenez-nous où se trouve la première idée de l'âme, à quelle faculté nous en sommes

redevables. Je réponds que nous la trouvons là où la trouvent tous les hommes, en eux-mêmes, dans la conscience, dans le sentiment de leur double vie, de la vie de la pensée et de la vie des organes; dans la conscience permanente de cet être que dans toutes les langues on appelle *moi* ou *je*; que partout on désigne comme l'artisan libre et responsable de tous les actes de la volonté; comme le centre où aboutissent toutes les impressions, comme le foyer d'où jaillissent toutes les idées, tous les sentiments. Pour n'être pas visible aux yeux du corps, cet être n'en est pas moins réel; il a la même réalité que la pensée, la volonté et le sentiment dont il est le principe. Quelqu'un s'est-il jamais avisé de mettre en doute la pensée parce qu'il ne la voyait pas? Eh bien! la pensée, c'est l'âme elle-même considérée dans l'une de ses plus grandes manifestations. Mais l'idée de l'âme trouvée, l'idée de Dieu l'est aussi; car Dieu c'est l'Esprit incréé, l'Esprit infini dont l'idée est toujours suggérée par celle de l'esprit fini qui est l'âme elle-même.

L'imagination bien comprise prouve donc tout le contraire de ce que l'on veut lui faire prouver. Sa fécondité créatrice, toute grande qu'elle est, reconnaît des limites qu'elle ne peut dépasser. Pour inventer en quoi que ce soit, il lui faut une donnée première qu'elle est impuissante à produire. Ce n'est qu'une fois pourvue de ce premier élément de ses créations, qu'elle se donne carrière, qu'elle le combine, l'arrange et le diversifie de mille manières suivant ses goûts et ses caprices. Si donc les positivistes avaient été plus attentifs à étudier la marche de l'imagination, ils y auraient trouvé ce qui y est, non la preuve, mais la réfutation de leur système.

CHAPITRE VIII

APTITUDE DE LA RAISON A TROUVER ET A SAISIR LA VÉRITÉ ABSOLUE, ATTESTÉE PAR SES ŒUVRES, LES SCIENCES MATHÉMATIQUES.

La méthode positive, dit M. Littré (*Philosophie positive,* p. 536), ressemble à une échelle double : d'un côté on monte par l'induction, de l'autre on descend par la déduction. Dans le premier cas on part de l'expérience, dans le second on vérifie les conclusions par l'expérience, et, par conséquent, toujours on s'appuie sur l'expérience. — On ne peut mieux dire. C'est bien là le procédé positif qui n'est pas nouveau : c'est la méthode suivie dans les sciences expérimentales. Quelle est la portée de cette méthode ? M. Littré répond : Les notions générales fournies par l'expérience participent du caractère de leur origine ; elles sont toutes *relatives*. Elles se renferment dans le cercle de ce que l'école appelle le *contingent* (*Conservat.,* p. 37). Et M. Taine ajoute (*Revue des Deux-Mondes,* Mars 1865 et 1861, p. 71) : « L'expérience a beau faire, quel que soit son domaine, elle est limitée dans le temps et dans l'es-

pace. » — Pouvons-nous, se demande l'anglais Mil (*Id.*, p. 68.), par quelques axiomes empruntés à la généralisation, sortir de notre étroite enceinte et affirmer quelque chose de l'univers? En aucune façon, répond-il ; les lois générales trouvées par l'induction n'ont d'autre fondement que notre expérience ; elles tirent leur autorité du grand nombre de cas où on les a reconnues vraies ; elles ne renferment aucune nécessité : elles ne font que résumer une somme d'observations, et, comme toutes les lois expérimentales, elles participent de leur incertitude et de leurs restrictions. »

En admettant l'induction comme unique source de connaissance, il est exact de dire avec M. Littré (*Conserv.*, p. 10) que les conceptions humaines sont si loin d'être absolues, qu'il suffit de se déplacer quelque peu dans l'espace historique ou dans l'espace géographique pour les trouver inapplicables. Rien n'est plus difficile que de faire entrer les idées d'un peuple civilisé dans l'esprit d'un peuple barbare. — L'absolu est inaccessible à l'esprit humain, non-seulement en philosophie, mais en toute chose. (*Conservat.*, p. 33.)

Oui, certainement l'absolu nous est tout-à-fait inacessible si nous sommes réduits, pour tout instrument de connaissance, à l'induction expérimentale. Mais, réduits à ce seul moyen de connaissance, aurions-nous jamais trouvé les mathématiques? Et cependant nous les avons trouvées grâce à quelque chose de plus fort que l'expérimentation, grâce à la raison. « Les notions générales déduites par les mathématiciens, dit M. Littré (*Conservat.*, p. 31 ou 37), ont sans doute la prétention d'être absolues ; mais elles ne le sont qu'en apparence. » « Les axiomes des mathémati-

ques sont des résultats de l'expérience (*Philosophie positive*, p. 567), et les conséquences qu'on en déduit ne valent qu'après vérifications expérimentales : la déduction indique l'expérience à faire ; il reste à vérifier. » C'est bien là ce qu'il fallait dire pour défendre le système ; mais est-ce bien là ce qui est? Les lignes que nous allons citer vont ramener la question à ses termes les plus simples : « Les mathématiques, dit M. Littré (*Conservat.*, p. 54), à l'aide d'un petit nombre d'axiomes, arrivent, par la voie de la déduction, à des développements prodigieux ; elles en tirent une multitude infinie de propositions enchaînées. Il est merveilleux de voir comment quelques vérités d'une extrême simplicité mènent à des résultats si importants, à des formules si fécondes. »

Oui, vous avez raison, l'axiome avec le concours de la définition, est le principe générateur des mathématiques. De sa valeur dépend par conséquent la valeur des conséquences qui en sortent. Elles seront absolues ou relatives suivant la nature de l'axiome, et, d'après cette même nature, elles seront équivalentes ou supérieures aux données expérimentales. Concentrons donc toute notre attention sur l'axiome, et sachons une fois pour toutes ce qu'il est et ce qu'il vaut.

Mais retenons bien d'abord que les notions générales, ainsi que nous l'apprennent les positivistes eux-mêmes, sont toutes relatives, restreintes, bornées par l'espace historique et par l'espace géographique ; qu'elles sont le résultat de l'expérience ; qu'elles participent de son incertitude et de ses restrictions, ainsi que nous l'apprend l'anglais Mil. — Il faut donc que l'axiome, s'il vient de l'expérience, soit marqué des mêmes caractères ; s'il ne l'est pas, nous

aurons la preuve qu'il tire son origine d'ailleurs. Mais d'abord sachons ce qu'il est et ce qu'il vaut.

Avant tout, il est une vérité et non une hypothèse : il est une vérité certaine et très-certaine, tellement certaine, qu'il n'y en a pas qui la surpasse en certitude; puisque c'est de l'axiome que la certitude mathématique, la plus forte des certitudes, tire son origine. En deuxième lieu, l'axiome, outre qu'il est certain, on ne peut plus certain, possède le privilége unique de transmettre sa certitude, de la communiquer à ce qui ne l'a pas ; il a la vertu de certifier ce qui a besoin de l'être, et lui-même ne peut jamais être certifié; il donne et il ne reçoit pas la certitude : le premier rang qu'il occupe à la tête de la science ne lui permet pas d'emprunter à autrui, puisqu'il est le principe ou le commencement même de la science. Ainsi vérité certaine, vérité on ne peut plus certaine, et vérité servant à certifier d'autres vérités sans pouvoir jamais être certifiée elle-même, tels sont les deux caractères qui distinguent l'axiome.

D'où les tient-il? De sa nature intime, de sa parfaite évidence, de sa clarté sans égale, de la lumière dont il brille et qui frappe tellement tous les yeux qu'elle prévient toute résistance. Dès que les termes qui servent à énoncer l'axiome sont compris, toutes les intelligences sont subjuguées; toutes s'empressent de le reconnaître. On ne lui demande jamais de démonstration parce qu'il est la source même des démonstrations. Des trois ordres de vérités qu'il nous a été donné de connaître, les vérités inductives, les vérités déductives et les vérités intuitives, l'axiome appartient à ces dernières : il est intuitif ou évident, et par conséquent suggéré par un acte d'intuition. Or, de ce qu'il est évident par lui-même, il suit une conséquence impor-

tante : c'est qu'il ne peut être confondu avec les vérités générales, les seules que reconnaissent les positivistes. En effet, toute vérité générale, parce qu'elle est générale, est induite, inférée d'un grand nombre d'observations, et, par conséquent, a pour base et pour point d'appui ces observations elles-mêmes. C'est d'elles qu'elle emprunte sa force et son autorité. Elle n'est donc jamais évidente par elle-même : elle est une conclusion dont la majeure est l'ensemble des faits constatés et vérifiés qui lui servent de préface. On ne peut donc pas confondre l'axiome avec la vérité simplement générale : celle-ci est toujours sujette à vérification ; pendant que l'évidence de la vérité axiomatique l'affranchit de tout examen qui aurait pour but de la vérifier ; car la clarté qui l'accompagne et la fait pénétrer sans effort dans l'esprit, est si grande, que la sécurité qu'elle produit, pleine et entière, ne peut recevoir aucun accroissement ni complément.

Nous venons de dire que toute vérification est inutile par rapport à l'axiome, à cause de son absolue évidence ; nous ajoutons de plus que cette vérification, voudrait-on la tenter, serait impossible ; car où est l'œil assez pénétrant, le compas assez juste et la main assez sûre pour pouvoir constater, par un procédé matériel, l'égalité axiomatique d'un tout avec ses parties, ou des parties avec le tout ; de chaque rayon d'un cercle avec un autre rayon, ou de chaque angle droit avec les autres angles de même nature ? Outre que cette égalité n'existe jamais dans la nature visible, parviendrait-on à la constater un certain nombre de fois, ce succès serait sans valeur, par la raison qu'un cas particulier ne prouve rien, et qu'il faudrait renouveler cette vérification autant de fois qu'il existe de touts décom-

posablés, dans leurs parties, de rayons tracés dans les divers cercles, ou d'angles formés par une perpendiculaire abaissée sur une droite, afin de s'assurer si ce qui est vrai dans certains cas l'est aussi dans tous les autres. Évidemment ce travail n'aurait jamais de fin, et nous ne pourrions jamais dire ce que nous disons et ce que disent tous les géomètres avec une parfaite certitude, que toujours et partout, sans aucune restriction, l'égalité est absolue entre tous les rayons d'un cercle, entre tous les angles droits, et entre les parties de chaque tout et ce tout lui-même. Voilà comment s'exprime la langue géométrique, et voilà en même temps ce que ne peut jamais dire une science purement expérimentale, toujours restreinte dans ses affirmations, parce qu'elle est toujours bornée par le cercle circonscrit des faits observés qui ne sont jamais au niveau du nombre des faits observables.

La méprise de M. Littré, au sujet de l'axiome, est facile à signaler. A cette question : Comment nous est donné l'axiome? M. Littré répond (*Philosophie positive*, p. 367 et 369) : Il nous est donné par un acte d'intuition ; et il s'empresse d'ajouter, pour satisfaire au besoin du système, « acte qui se confond immédiatement avec l'expérience. » C'est là sa grande erreur : ces deux choses, l'intuition et l'expérience, n'ont rien de commun. L'intuition est la vision claire et directe d'une vérité simple et claire elle-même. Cet acte, une fois effectué, n'a pas besoin d'être renouvelé. L'intuition rassure parfaitement l'intelligence ; elle ne laisse aucun doute ; elle éclaire et satisfait pleinement l'esprit. Ce qui laisse toujours quelque doute et a besoin de se renouveler sans cesse, c'est l'expérience, afin de constater que ce que l'on a vu et observé dans quelques cas particuliers

se reproduira dans tous les cas analogues; l'autorité de la notion générale suggérée par l'expérience, grandit avec les observations à mesures qu'elles se multiplient, et qu'en se multipliant elles se confirment les unes les autres. S'ensuit-il que l'expérience soit inutile pour connaître l'évidence? Non. Il s'ensuit seulement que ce n'est pas d'elle qu'il [illegible]

[illegible]

trouvée par le génie de Kepler et de Newton a suffi pour expliquer les lois qui président aux mouvements, non pas seulement de notre planète, mais de tous les mondes qui voyagent dans l'espace, aux mouvements de l'univers tout entier. Simplement relative, ou n'ayant pour éléments que des idées relatives, ainsi que le veulent les positivistes, la géométrie, bonne tout au plus pour notre planète, ne pourrait porter plus loin ses applications, pendant qu'elle les porte aussi loin que s'étend la réalité des choses.

On doit comprendre maintenant pourquoi les sciences mathématiques sont aussi appelées *sciences exactes,* par opposition aux sciences purement expérimentales. C'est pour faire entendre que ce qu'elles enseignent est non-seulement vrai, mais rigoureusement vrai d'une vérité qui ne comporte ni restriction, ni variation, ni même possibilité du contraire. En fait de certitude, aucune autre science ne les surpasse; on ne saurait monter plus haut. Et pourquoi? Parce que les vérités qu'elles enseignent, toutes enchaînées les unes aux autres par la déduction, se rattachent à un premier anneau commun, l'axiome, qui leur transmet toute sa force et toute son autorité.

Au point où nous sommes arrivés, la question à résoudre est résolue. La raison est-elle de force à atteindre la vérité absolue? Il n'est qu'un moyen de le savoir; c'est de la juger d'après ses œuvres. Or, au nombre de ses œuvres les plus éminentes, il faut ranger les sciences mathématiques qui n'enseignent que des vérités absolues. La raison est donc souverainement apte à faire ce que font les sciences qu'elle a trouvées, qu'elle a créées et dont elle continue l'agrandissement.

CHAPITRE IX

RÉPONSE AUX OBJECTIONS CONTRE L'AUTORITÉ DE LA RAISON TIRÉES DES CONTRADICTIONS DES MÉTAPHYSICIENS, DES ANTINOMIES DE KANT ET DE SA THÉORIE SUR LA VALEUR PUREMENT SUBJECTIVE DES LOIS DE L'ENTENDEMENT.

Une certaine école presque aussi ancienne que la philosophie, représentée chez les Grecs par Pyrrhon et ses disciples, et au II[me] siècle de notre ère, par Sextus-l'Empirique, par Hermias et autres, a toujours pris à tâche de décrier la raison; lui reprochant la variabilité et la multiplicité de ses systèmes qui n'aboutissent qu'à se réfuter les uns les autres. De nos jours, cette école s'appelle l'Antirationalisme ou le Traditionalisme. Au temps de Descartes, elle avait pour organes Hobbes et Gassendi, qui déniaient à la raison la puissance de prouver qu'il existe une âme et un Dieu, allégnant que ces vérités sont du domaine exclusif de la foi. Elle croyait par là mieux sauvegarder les intérêts du dogme, et cependant elle faisait tout le contraire; car avant de croire à la parole du Verbe

incarné, il faut croire en Dieu. Et qui nous y fera croire si ce n'est la raison naturelle? En refusant à la raison la puissance de prouver l'âme et Dieu, on donne gain de cause à l'incrédulité qui se réfugie derrière cette prétendue impuissance comme derrière un rempart inexpugnable. Et c'est précisément ce que font les positivistes. « La stérilité des études métaphysiques (œuvres de la raison), dit M. Comte (*Philosophie positive,* vol. 3, p. 764), n'est-elle pas tout-à-fait mise en évidence par les contentions perpétuelles des divers métaphysiciens, argumentant encore depuis Platon sur les premiers éléments de leur prétendue science? » « Et depuis tant de siècles, ajoute M. Littré (*Paroles de philosophie positive,* p. 17), que les génies les plus profonds agitent ces questions insolubles (l'âme et Dieu), elles n'ont pas fait un pas. Le fonds même est toujours en débat comme le premier jour, ce qui est le plus sûr indice de l'inanité de leurs recherches. »

Pour être plusieurs fois séculaire, ce reproche adressé à la philosophie, fille de la raison, n'est pas plus fondé pour cela. Où sont, en effet, ces systèmes innombrables qui épouvantent les faibles et quelquefois les forts par la difficulté de discerner le véritable si tant est qu'il y en ait un? J'ai beau les chercher, je ne les trouve pas. Y a-t-il jamais eu en philosophie d'autres questions à résoudre que celles-ci : Existe-t-il une âme, un Dieu, des devoirs, une vie future? Et à ces questions quelle réponse a-t-on fait? L'humanité n'en a fait qu'une seule et les grands philosophes aussi. Les Platon et les Aristote; les Plotin et les Proclus; les Descartes et les Leibnitz; les Newton et les Kant, d'accord avec tous les peuples, ont répondu : Il y a une âme et un Dieu, des devoirs et une vie future. Quel-

ques petites voix dissidentes ont dit : Non ! — Epicure chez les Grecs ; Helvétius, d'Holbach, Lamétrie, Dupuy, Volney, dans le siècle dernier et les positivistes de nos jours. En réalité, il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais que deux systèmes : le spiritualisme et le matérialisme. Le scepticisme, à proprement parler, n'est pas un système ; car il n'est pas une doctrine. C'est une défaillance de la pensée en présence de ce fantôme imaginaire que l'on appelle la multiplicité infinie des systèmes.

Le désaccord, que l'on signale entre les chefs de la doctrine spiritualiste, Platon, Aristote, Descartes, Leibnitz et Kant, ne porte pas sur le fonds, ainsi que le prétend M. Littré ; il ne tombe que sur des questions accessoires, ou sur des différences de méthodes, dans la démonstration des mêmes vérités. — Descartes prouve l'âme et Dieu autrement que ses devanciers. Leibnitz de même. Kant, de son côté, s'est frayé aussi une route nouvelle, et parce qu'il a trouvé à redire aux travaux de ses prédécesseurs, qu'il a accusés d'être insuffisants, les positivistes ont cru avoir trouvé en lui leur chef de file. Platon et Aristote ont aussi leur manière particulière de justifier la croyance à l'âme et à Dieu. Mais en quoi cette diversité de méthodes affecte-t-elle le fonds de la doctrine ? A-t-on jamais dit qu'il y avait autant de géométries que de géomètres, parce qu'ils démontrent différemment les mêmes théorèmes ? Quel inconvénient y a-t-il à ce que les démonstrations d'Euclide aient été remplacées par de plus simples, de plus courtes ou de plus rigoureuses ? N'est-ce pas, au contraire, un progrès ? Eh bien ! il en est de même en philosophie. Les dissidences des philosophes spiritualistes portent ou sur la différence des démonstrations, ou sur

l'origine des idées, ou sur le plus ou moins grand nombre des facultés de l'âme, ou sur leur plus ou moins d'étendue. Ils n'entendent pas tous la liberté, la raison, l'intelligence, de la même manière; mais tous admettent une raison, une liberté, une intelligence. Voudrait-on, par hasard, qu'ils ne fissent que se répéter les uns les autres dans l'étude d'un être aussi complexe que l'homme? Les premiers observateurs ont saisi quelques-unes des faces de l'âme; ils ne les ont pas épuisées. Leurs successeurs ont ajouté leurs propres aperçus à ces premières découvertes; et à l'heure qu'il est, l'âme est beaucoup mieux connue que du temps de Thalès et de Pythagore, et que du temps de Platon et d'Aristote, sans qu'on puisse dire que l'étude en est achevée; elle ne s'achèvera pas de sitôt; la science de l'âme est progressive comme toutes les autres, mais le malheur veut que les artisans de ce progrès commettent habituellement une double faute : la première de déprécier outre mesure les travaux de leurs prédécesseurs; la seconde d'exagérer le mérite des leurs. A les entendre, eux seuls ont tout fait : ils ont renouvelé la face de la science, ils l'ont refaite en entier; tandis qu'en réalité ils n'ont fait que continuer une œuvre depuis longtemps commencée et aujourd'hui beaucoup plus avancée. Ils ont apporté leur pierre au monument; ils ont contribué à agrandir la science : là se borne leur tâche. Il ne faut donc pas prendre au sérieux les critiques des philosophes à l'égard les uns des autres; elles manquent d'impartialité; mais le temps met chaque chose à sa place, et la science continue à s'étendre en profitant des recherches de tous.

Les antinomies de Kant ne prouvent pas plus contre la raison que les prétendues contradictions des philosophes.

Ce qu'on appelle de ce nom, c'est tout simplement les thèses et les contre-thèses du spiritualisme et du matérialisme; thèses et contre-thèses que Kant déclare impuissantes à se vaincre les unes les autres, et, par leur équilibre, enlever à la raison pure ou spéculative, mais non pas à la raison pratique, tout droit à notre confiance. Ces thèses et antithèses, les voici : Il y a des substances simples; il n'y en a pas. — Il y a des êtres libres; il n'y en a pas. — Le monde a commencé; le monde n'a pas commencé. — Il existe un être absolument nécessaire, cause du monde; cet être n'existe pas.

En mettant ces thèses et ces antithèses sous forme de problème, on éprouve un grand embarras à les résoudre si on les aborde *à priori* à l'aide de la raison que Kant appelle la raison *pure*. Il n'en est pas de même si on prélude à l'examen de ces questions générales par l'examen de la question particulière. Sommes-nous, oui ou non, des êtres libres? A cette question de fait, la conscience répond sans hésiter que la liberté est une de nos facultés, de nos premières facultés. Et la raison raisonnante ou spéculative intervenant aussitôt nous dit que nul ne s'étant donné à lui-même la liberté qu'il possède, il doit exister quelque part une liberté supérieure à la nôtre, une liberté qui implique un être absolument libre, lequel est Dieu. — De même pour le problème des substances, le sens intime nous atteste à tous que nous sommes un centre où viennent aboutir toutes les sensations, d'où sortent toutes les volitions, et que ce centre qu'on appelle *je* ou *moi*, sans cesse modifié, se reconnaît le même sous chacune de ses modifications, et dans cette *unité* ou *mêmeté* trouve la preuve de sa spiritualité : nous sommes donc des substances

simples. Mais cette substance que nous sommes ne s'est pas faite elle-même. Elle en présuppose et en démontre une autre, la première et la plus ancienne de toutes, qui est Dieu. Il y a donc au moins deux substances simples : l'âme et Dieu.

De même pour la question de l'origine du monde : avant de faire aucun raisonnement, avant d'appliquer la raison pure, il faut reconnaître, comme dit Pascal, que cet univers, tout grand qu'il est, ne sait pas qu'il est univers ; que ce n'est pas lui qui s'imprime les mouvements qu'il exécute ; il manque donc de deux choses : la pensée et l'activité personnelle ; mais ce double manquement est une double limite : et ces deux limites en impliquent une troisième qui est la limite dans la durée, laquelle se confond avec le commencement dans l'existence. Donc l'univers a commencé d'exister ; et s'il a commencé d'être, il a reçu l'existence d'un être antérieur et supérieur, d'un être éternel et nécessaire qui est Dieu. C'est ainsi que par un simple changement de méthode, on résout sans effort les quatre problèmes précités. Kant n'avait pas vu qu'il faut à la raison pure des données premières pour pouvoir appliquer ses principes et ses lois : et ces données premières, c'est l'observation interne ou externe qui les fournit.

La théorie de Kant sur la valeur purement subjective de certaines idées est exacte ; mais à la condition de se renfermer dans des limites qu'il ne faut pas dépasser. Les principes, les axiomes de la raison qui sont ses armes de combat et ses instruments de découvertes, portent, dans l'évidence qui les accompagne, une autorité si grande qu'ils ne permettent à aucune intelligence de leur fermer sa porte. Ils lui font violence ; ils s'imposent à tous les esprits. L'in-

crédulité, si loin qu'elle soit portée, ne va pas jusqu'à les envelopper dans ses doutes. Bon gré, mal gré, il nous faut croire qu'il n'y a pas d'attributs sans substances, d'effets sans causes ; qu'il n'y a pas de fini sans un infini. Mais ces principes sont plus que des principes ; ce sont des lois qui gouvernent toutes les intelligences, qui les maîtrisent, qui les dominent, qui les marquent de leur empreinte ineffaçable ; cette empreinte est subjective sans doute et n'a pas de valeur objective. Mais qui l'a produite, si ce n'est les vérités objectives axiomatiques que nous ne concevons jamais que comme nécessaires, immuables, impersonnelles, indépendantes de nous, et par conséquent antérieures et supérieures à nous ?

Il ne faut pas non plus confondre ces lois, ces axiomes, ces principes de la raison avec ce que l'on appelle les catégories de la logique qui n'ont effectivement qu'une valeur purement subjective : ces catégories, comme chacun sait, n'ont d'autres fonctions que de servir de point de ralliement à nos idées, de les grouper, de les réunir sous certains chefs que l'on appelle des genres ou des espèces suivant leur plus ou moins de généralité. Ainsi l'idée de cause, qui n'est pas le principe de causalité, est une simple catégorie qui groupe sous elle toutes les causes, en exprimant ce qu'elles ont de commun, en leur servant de type et de modèle. A ce point de vue l'idée de cause n'a qu'une valeur subjective, mais sans qu'on puisse en dire autant du principe de causalité qui est tout autre. Il en est de même de l'idée d'être dont on fait quelquefois l'équivalent de l'idée de Dieu : Dieu n'est pas l'être en général, l'être exprimant ce qu'il y a de commun entre tous les êtres finis et infinis, créés et incréés, spirituels et matériels ; il est l'être parfait,

l'être infini, incréé, l'être premier et nécessaire. Il n'est pas davantage la cause en général; mais la cause première qui a tout fait et n'a pas été faite. Il en est de même des idées de temps et d'espace; en tant qu'elles expriment ce qu'il y a de commun entre tous les temps et tous les espaces finis et infinis, créés et incréés, elles n'ont qu'une valeur subjective. — Les catégories n'ont pas pour objet de nous faire connaître la vérité; mais seulement de mettre de l'ordre dans nos connaissances, de les classer d'après leurs divers degrés de généralité. La faute de Kant a donc été d'étendre beaucoup trop loin le domaine du subjectif. Il n'a cependant pas condamné, ainsi que le prétend M. Littré, la méthode subjective ou d'observation intérieure comme dépourvue de toute valeur. Il en est si éloigné qu'il a fait de cette méthode le point de départ de sa philosophie morale ou pratique. C'est du dedans et non du dehors, c'est de la conscience qu'il fait sortir l'idée de devoir, la première des idées auxquelles il reconnaît une valeur objective. Descartes disait : « Je pense, donc je suis. » Kant a dit : « J'ai des devoirs, donc je suis libre. » Sans lui contester l'originalité de sa doctrine, on ne peut s'empêcher de penser à ces lignes si connues du philosophe de Genève : « Conscience, conscience! instinct divin, immortelle et céleste voix, guide assuré d'un être intelligent et faible! Que puis-je sans toi à l'aide d'un entendement sans *règles* et d'une raison sans *principes?* » Élever la conscience qu'il appelle la raison pratique au-dessus de l'entendement et de la raison pure, n'est-ce pas en deux mots tout le système de Kant?

CHAPITRE X

RÉPONSE A CETTE ASSERTION DE M. RENAN QUE LA NATURE EXTÉRIEURE N'ENSEIGNE NI DIEU, NI LA PROVIDENCE ; QUE TOUT AU CONTRAIRE, DE CONCERT AVEC L'HISTOIRE, ELLE DÉSAPPREND A Y CROIRE.

Écoutons l'écrivain expliquer lui-même sa pensée : « La nature est muette sur Dieu. Toutes les théories qui supposent des lois intentionnelles dans la configuration des continents, dans la distance des planètes, se sont trouvées en défaut. (*Revue des Deux-Mondes*, 1860.) Sans doute il y a de l'harmonie dans la nature ; sans cela elle n'existerait pas. Mais si l'on tient compte de l'infinité des cas qui assurent l'existence de tout ce qui est possible, et de la flexibilité d'accommodation qui fait que chaque être aspire à se mettre en équilibre avec les conditions extérieures, on cesse de trouver place dans le monde pour un choix *à priori*. Si l'humanité n'était qu'intelligente, elle serait athée. Le bien et le mal sont indifférents à la nature ;

jamais avalanche ne s'est arrêtée pour ne pas écraser un honnête homme ; le soleil n'a pâli devant aucun crime ; la terre boit le sang du juste comme celui du pécheur : loin de révéler Dieu, la nature enseigne à n'y pas croire.

» L'histoire de même est un scandale permanent au point de vue de la morale. Comme la nature, elle révèle des lois ; mais pas plus que la nature, elle ne révèle un plan tracé d'avance. » (*Revue des Deux-Mondes*, 1860.)

N'allez pas croire, lecteur, que ce soit là le dernier mot de M. Renan ; si explicites que soient les paroles que nous venons de citer, ses doctrines changent plus d'une fois, suivant le besoin et l'inspiration du moment. Car c'est lui qui a dit aussi : « Je préfère au métaphysicien le savant qui me révèle la nature et l'histoire ; car, dans la nature et l'histoire, je vois bien mieux le *divin* que dans les formules abstraites d'une théodicée artificielle, ou dans une ontologie sans rapport avec les faits. » (*Revue des Deux-Mondes*, 1860.) — Et à la page 401 (*Études religieuses*), il nous apprend que « la religion ne suffit pas pour résoudre le problème de la destinée de l'homme ; sa part est assez belle : consoler cette vie, mais non en révéler le secret. Il faut pour cela la science et le génie, puissances aussi nécessaires que l'élévation du cœur et la pureté de l'âme. Un monde sans science et sans génie est aussi incomplet qu'un monde sans bonté. »

Tout-à-l'heure il nous disait que l'humanité serait athée si elle n'était qu'intelligente, et voilà que maintenant la science, c'est-à-dire l'intelligence, est nécessaire pour bien voir le *divin* dans la nature. La nature révèle donc le divin ; et en effet, à qui peut-elle échapper, cette harmonie préalable entre l'humanité et la planète qui lui sert de

demeure ? Depuis l'origine des siècles, l'homme ne trouve-t-il pas sous sa main, ou à côté de lui, l'infinie variété des choses dont il a besoin pour assurer son existence et pour exercer ses diverses facultés ? Les métaux qu'il transforme de tant de façons différentes pour les faire servir à ses usages, quelle autre main que celle d'une puissance bienveillante les a déposés dans les entrailles de la terre où nous allons les chercher ? Et ces bois de tant d'espèces diverses, tous ayant leur utilité propre, ou pour nous abriter, ou pour nous réchauffer, ou pour nous fournir les innombrables outils qui doublent notre force et notre dextérité, qui, en prévision de nos besoins, les a si libéralement multipliés sur la surface de notre planète, et prend soin de les renouveler à mesure que nous les détruisons ? — A quoi bon, demande l'ignorance, ces immenses océans qui nous séparent les uns des autres ? Demandez donc aussi à quoi bon les rosées et les pluies fécondantes ; à quoi bon les nuages qui courent sur nos têtes, messagers de la Providence, pour aller porter au loin, là où leur présence est nécessaire, le raffraîchissement dont la terre a besoin pour retrouver sa jeunesse et sa vie. Vous accusez les montagnes de borner votre horizon ; mais si la terre eût été plate, elle eût été inhabitable : elle n'aurait eu ni fleuves, ni rivières pour la baigner et la fertiliser par leur passage ; puisque ces petites mers ambulantes, que nous appelons des fleuves, prennent leurs sources aux pieds de ces cimes élevées qui, après avoir recueilli dans leur sein les torrents de pluie qui inondent leurs têtes, les purifient et les transforment en ces filets d'eau limpide qui s'élancent dans la plaine ou dorment aux pieds de quelques mamelons pour nous servir de fontaines. Qui donc peut contempler la

5

configuration des mers sans deviner aussitôt l'usage et l'emploi de ces petites îles qui forment ceinture aux grandes mers, ou surgissent tout-à-coup au milieu de leurs ondes? N'est-il pas visible qu'elles ont été faites pour rassurer, par leur proximité de la terre ferme, les premiers navigateurs, en leur offrant tout d'abord un petit espace à parcourir, et en leur montrant dans le lointain un lieu de halte et de refuge? C'est surtout dans les soins dont elle entoure celles de ses créatures qui paraissent les plus abandonnées, que la Providence se montre admirable. Pour toute richesse, elle n'a donné au Lapon que son renne; mais dans cet animal elle a réuni tous les avantages, toutes les qualités que l'Européen rencontre dans cette multitude de quadrupèdes rassemblés autour de sa demeure. Monté sur son traîneau attelé de deux rennes, le Lapon s'élance sur la neige glacée, emporté d'une vitesse extrême. Il franchit en un clin d'œil les distances les plus grandes; il court à travers les précipices sans crainte et sans péril, confiant dans l'agilité d'un coursier dont le pied ne bronche jamais. Le breuvage et la nourriture dont il a besoin, il les trouve dans le lait et la chair du compagnon de ses travaux; de sa peau, il se fait un vêtement, une hutte, un abri contre les intempéries des saisons; de ses os, il se fabrique ou des ustensiles de ménage ou des armes pour se défendre; dans le bois qui pare son front, il trouve son arc et ses flèches, et dans ses boyaux la corde qui lui sert à tendre son arc; et enfin, pour prix de tant de services, il n'est pas même chargé du soin de le nourrir: le renne pourvoit lui-même à sa subsistance; l'écorce de quelques arbres rabougris, la mousse que son pied déterre sous la neige, suffisent à l'exiguité de ses besoins.

Ce que le renne est au Lapon, le chameau l'est à l'Africain. Lui aussi nourrit son maître de sa chair et de son lait; lui aussi se contente, pour toute nourriture, de quelques arbustes desséchés jetés çà et là sur le sable. Mais, par une attention particulière de la Providence, sans laquelle l'habitant de l'Afrique, confiné dans sa tribu, n'eût jamais communiqué avec les tribus éloignées, il a été donné à son compagnon de route de traverser, sans péril pour sa vie, les immenses plaines du désert où tout manque à la fois, et l'eau et les aliments : il lui a été donné, par une admirable prévoyance, de recueillir, dans les cavités de son estomac, toute la quantité d'eau nécessaire pour étancher sa soif pendant toute l'étendue de la traversée. A la rencontre du premier puits ou de la première citerne, pendant que son maître renouvelle sa provision d'eau dans ses outres, le chameau, après s'être désaltéré, recharge son estomac de la quantité d'eau qu'il lui faut pour gagner la source la plus voisine; et quelquefois, plus prévoyant que son guide, il lui sauve la vie par un peu d'eau que sa main meurtrière va chercher dans ses flancs quand il ne lui reste plus d'autre chance de salut. Partout à côté de l'homme la Providence a placé un être inférieur ou supérieur chargé de pourvoir à ses besoins et de lui révéler ainsi la bonté, la sollicitude, l'inépuisable amour de l'être qui lui a donné et lui conserve la vie. — Ne voir dans la nature qu'une œuvre de hasard, c'est tourner le dos au soleil et nier son existence. « La raison, a dit un grand métaphysicien, ne peut être tellement abaissée par le doute, qu'elle ne s'arrache à toute irrésolution sophistique, comme à un songe, à l'aspect des merveilles de la nature et de la majesté qui éclate dans la structure du monde, pour s'élever de gran-

deur en grandeur jusqu'à la plus haute de toutes, jusqu'à la hauteur suprême et absolue. Cet argument, le plus ancien, le plus clair et le plus conforme à la raison humaine, mérite toujours d'être rappelé avec respect. Il vivifie l'étude de la nature et en reçoit par là de nouvelles forces. Mais, ajoute l'auteur de ces lignes, s'il prouve un architecte du monde, il n'en prouve pas le Créateur auquel tout est soumis. » — Erreur. L'idée d'un architecte entraîne après elle l'idée d'un Créateur. Celui qui façonne la matière à son gré pour en faire un monde, doit avoir sur elle un pouvoir absolu, un souverain domaine. Et cette souveraine domination implique nécessairement que celui à qui elle appartient lui a donné l'existence. Une matière indépendante, quant à l'être, le serait aussi quant à ses modes. Prouver un architecte du monde, c'est donc aussi en prouver le Créateur.

De qui sont les paroles que nous venons de citer? De celui-là même que M. Renan déclare avoir ruiné, de fond en comble, l'ancienne théologie des Platon et des Descartes, des Bossuet et des Leibnitz; elles sont de l'illustre Kant qui, en apportant sa théologie propre, s'est borné à reprocher à l'ancienne théologie de n'être pas suffisante; de ne pas déterminer suffisamment l'idée de Dieu, sans l'accuser pour cela de manquer de toute espèce de valeur. (*Critique de la raison pure*, p. 327.)

La nature, c'est-à-dire les cieux et la terre, au lieu d'être muette sur Dieu, raconte donc sa gloire et sa grandeur; en est-il de même de l'histoire? Ou, comme le prétend M. Renan, n'offre-t-elle partout qu'un scandale perpétuel? Ici encore nous avons deux Mr Renan : l'un qui crie au scandale, et l'autre qui nous dit (*Revue des Deux-*

Mondes, 1860, p. 388) : « L'humanité, les grandes races surtout, trouvent en elles un instinct divin dont la force, l'originalité, la richesse éclatent dans l'histoire avec une splendeur inouïe. Le devoir, le dévouement, le sacrifice, toutes choses dont l'histoire est pleine, sont inexplicables sans Dieu. Si l'on récuse ce grand témoignage de la nature, il faut être conséquent ; il faut avouer que tous les honnêtes gens sont des dupes : il faut traiter de fous les martyrs de tous les siècles. Mais soutenir cela c'est contredire formellement le témoignage de la nature. »

On ne peut mieux parler. Il y a du divin dans l'histoire. Ce quelque chose de divin, c'est de mourir martyr, de se dévouer, de sacrifier sa vie pour le triomphe de quelque cause juste et sainte ; pour le triomphe continu du vrai, du juste et du saint. Mais les artisans de ce triomphe, toujours obtenu et toujours à obtenir, parce qu'il n'est jamais complet, quel prix de leurs efforts les voit-on recueillir ? Ils meurent presque tous ensevelis dans leur triomphe ; ils succombent au moment d'entrer en possession de leur gloire ; ou bien trop grands pour être compris de leurs contemporains, ils en subissent l'ingratitude ou les persécutions ; ils méritent sans obtenir. Aussi leur mort demande-t-elle une autre vie réparatrice des torts de celle-ci. Elle demande et démontre un Dieu en qui se réalise la souveraine justice.

Il ne faut donc pas dire : « L'histoire a aussi ses lois ; mais il n'y a pas de *plan tracé* d'avance. » — Ce plan c'est que tous les hommes, dans la mesure de leurs forces, ont pour mission d'assurer, d'étendre, d'agrandir en eux et hors d'eux le règne du vrai, du juste et du saint. Ne réussiraient-ils qu'à faire triompher une seule idée vraie, ils

[illegible]

[illegible]

de ses fautes, ce qu'elle fait toujours, sinon au dehors, du moins au dedans; car il n'y a pas de rempart protecteur contre les coups de ce vengeur intime, le remords, qu'un peuple ancien avait figuré sous l'emblême des terribles Euménides.

M. Renan intervertit les rôles; il demande à la matière ce qu'il faut demander à l'esprit. Non, ce n'est pas l'avalanche matérielle qui s'arrête pour épargner la vie d'un honnête homme; c'est cette autre avalanche bien plus terrible qu'on appelle la scélératesse, dont le bras prêt à frapper s'arrête plus d'une fois, contenu par le cri menaçant de la conscience qui ne perd jamais ses droits. Le plan tracé d'avance, le plan divin dont M. Renan n'aperçoit de traces nulle part, est donc écrit sur le front de l'histoire en caractères qui frappent tous les yeux; ce plan, c'est le progrès, non pas celui que rêvent les positivistes, mais celui qui les réfute; le progrès ou le triomphe progressif de la foi sur l'incrédulité, de l'esprit sur la matière, du spiritualisme sur le matérialisme.

CHAPITRE XI

ANTHROPOLOGIE DES POSITIVISTES.

« La vraie méthode pour étudier l'homme, dit M. Aug. Comte (*Philosophie positive*, 3e vol., p. 274), c'est d'aller, non de l'homme au monde extérieur, mais du monde extérieur à l'homme, à la manière des naturalistes; c'est de commencer par l'étude des êtres inférieurs, d'en suivre la série ascendante pour arriver enfin à l'homme, qui ne diffère des êtres placés plus bas que lui dans l'échelle zoologique que par la possession, à un plus haut degré, des mêmes facultés affectives et intellectuelles. On peut aisément reconnaître, principalement chez les animaux qui vivent avec nous, que non-seulement ils appliquent, de la même manière que l'homme, leur intelligence à la satisfaction de leurs besoins; mais qu'ils s'aident, dans un certain degré, d'un langage correspondant à leurs relations. Les métaphysiciens (il veut dire les spiritualistes) aperçoivent, non une simple différence de degré (*idem*, p. 781), mais une différence de nature entre l'homme et les animaux. A cette

grave erreur ils en ajoutent une autre qui n'est pas moindre, c'est une fausse appréciation des rapports généraux entre les facultés intellectuelles et les facultés affectives. Ils subordonnent toujours celles-ci à celles-là. Or c'est l'inverse qui est la vérité tant pour les animaux que pour l'homme; (*idem*, p. 778); ce sont les affections, les penchants et les passions qui constituent les pricipaux mobiles de la vie humaine; tandis que l'homme est représenté par les métaphysiciens comme un être essentiellement raisonneur, et capable de diriger exclusivement sa conduite d'après l'idée *abstraite de devoir* (p. 793); au lieu qu'habituellement la prépondérance appartient aux instincts, aux sentiments et aux passions. »

Tel est l'homme des positivistes : un être gouverné comme l'animal par ses instincts et ses passions; un être doué des mêmes facultés avec le seul privilége de les posséder à un plus haut degré. C'est bien là la doctrine à laquelle devait les conduire leur méthode toute d'observation extérieure. — En fait, il y a bien dans l'homme un être semblable à l'animal avec les mêmes instincts et les mêmes passions : mais cet être n'est que le ministre et le serviteur de l'homme, l'organe et l'instrument vivant de son âme, de son esprit, de sa raison, de son intelligence, de ses facultés supra-sensibles. La faute des positivistes n'est pas petite. Ils confondent l'outil avec l'agent, la machine avec le mécanicien, la monture avec son cavalier : confusion d'autant plus impardonnable que tout en assimilant l'homme à l'animal, ils l'en séparent, à leur insu, par la distance la plus grande et la plus profonde, puisqu'ils en font un être foncièrement calculateur, géomètre, astronome, physicien, chimiste et physiologiste.

Ils remarquent avec raison que tout homme est plus ou moins familier avec l'idée de nombre ; qu'il n'y en a pas un seul à qui cette idée soit tout-à-fait étrangère. Tous les hommes savent compter, additionner, soustraire, multiplier, diviser. Ils savent évaluer les choses suivant le nombre, le poids et la mesure. Or, comme l'a dit un grand écrivain, le nombre a été réservé aux seuls êtres intelligents : il est d'une sphère supérieure à l'animal. Comprendre les lois des nombres c'est être sur la voie de comprendre l'univers et l'ordre qui y a été établi ; car c'est sur la science des nombres que s'appuie l'astronomie. Où ne va-t-on pas, quand on a appris à gravir la grande échelle des nombres ? Où ne sont pas allés les Kepler et les Newton ? Puisque d'après les positivistes, l'animal possède les mêmes facultés que l'homme, seulement à un degré inférieur, pourraient-ils nous montrer dans sa vie quelques traces, si faibles qu'elles soient, de la science des nombres ?

Autre inadvertance des positivistes : ils assimilent l'homme à l'animal et ils ne [illegible]

bien qu'il le fasse, il le fait sans apprentissage préalable, par pur instinct, c'est-à-dire par une impulsion involontaire, mais toujours sûre ; plus que sûre, presque infaillible. Ce qui prouve que l'intelligence dont il donne des signes n'est le fruit, ni de son travail, ni de ses réflexions ; qu'à proprement parler elle ne lui est pas personnelle. L'homme toujours en progrès : l'animal toujours immobile : n'est-ce pas là une immense distance, un véritable abîme entre ces deux êtres?

Et faut-il voir une moins grande différence entre ces deux êtres dans l'idée de devoir toujours présente à la conscience humaine et toujours absente de la vie de l'animal? Le devoir, c'est la parole du sacrifice, de l'oubli de soi-même, du dévouement, de l'héroïsme : c'est l'école des plus hautes vertus. Le devoir implique le droit et la liberté ; il donne naissance à la vertu, et par la vertu au mérite, et par le mérite il donne droit à une vie meilleure. Le devoir est inséparable des deux idées de l'âme et de Dieu. Par conséquent, à lui seul il renferme la réfutation la plus complète du positivisme. Il ne faut donc pas s'étonner qu'Aug. Comte range cette idée parmi les idées abstraites qu'il déclare dépourvues de toute valeur objective. C'est un moyen de se débarrasser d'un ennemi un peu incommode. Mais que met-il à la place pour soulever la volonté et la faire agir? Les instincts, les besoins, les passions, tous les mobiles qui font mouvoir l'animal ; il abaisse l'homme au niveau de la brute ; il recule jusqu'à Épicure dont il vient grossir le troupeau.

A cet abaissement de l'homme, à cette assimilation qu'il en fait avec l'animal, le positivisme ajoute encore la grande erreur de la pluralité des races humaines. « En

[illegible] les [illegible]

[illegible] différents [illegible]

[illegible] température [illegible] sous la [illegible] hommes [illegible] différentes [illegible] divers degrés d'élé[illegible] par suite [illegible] couleur [illegible] des races, pour

être réelle, exigerait que les hommes des diverses races n'eussent ni les mêmes organes, ni les mêmes facultés; mais, jusqu'à ce jour, l'expérience, l'observation et l'histoire ont prouvé le contraire. Les seules différences constatées entre les hommes sont celles qui proviennent de l'inégalité des dons de la nature et de l'inégalité de culture de leurs facultés morales, physiques et intellectuelles; l'identité d'organisation est un fait depuis longtemps avéré : cette identité entraîne avec elle l'unité morale, attendu que des organes ou des instruments identiques impliquent l'identité des facultés dont ils doivent seconder l'action [1].

A toutes ces erreurs, le positivisme a encore eu la bonne fortune d'en ajouter une nouvelle, savoir : la grande erreur des temps modernes, la cranialogie ou phrénologie. Aug. Comte fut des premiers à s'enrôler sous la bannière de cette nouvelle doctrine qu'il interpréta dans le plus mauvais sens. Gall subordonnait les organes cérébraux aux facultés mentales. Aug. Comte fait tout le contraire; il subordonne les facultés de l'intelligence et de la volonté aux organes, ce qui le conduit tout droit au fatalisme et au matérialisme, et par conséquent le confirme dans ses principes. — « Mais la phrénologie, a dit M. Littré (*Philosophie positive,* p. 545 et 541), n'a pas besoin d'être réfutée; elle a succombé devant les épreuves auxquelles elle avait été soumise. C'est la démonstration par excellence et la seule qui doive faire la conviction. Ni l'examen des têtes d'hommes célèbres par des penchants marqués ou par un

[1] Voyez notre *Unité des races humaines* démontrée par la physiologie et la psychologie, année 1861. Paris, chez Hachette, libraire.

génie exceptionnel, ni l'étude directe des têtes des suppliciés, ni les lésions infligées au cerveau par les maladies ou les accidents, ni l'aliénation mentale, ni la comparaison de l'homme avec les animaux, rien n'a pu donner l'évidence aux organes et aux facultés tels que Gall et ses disciples les avaient établis. Remaniée vingt fois, la phrénologie n'a pu vivre. »

On peut donc dire de l'anthropologie des positivistes que ce qui la distingue c'est le privilége de reproduire toutes les erreurs anciennes et modernes qui ont été émises sur la nature de l'homme depuis Épicure jusqu'à nos jours. Et par un nouveau privilége, en réduisant l'homme à sa partie extérieure, à l'être animal qui n'en est que le serviteur, l'anthropologie des positivistes n'a pas même réussi à le bien comprendre, à le bien expliquer. Elle n'a fait preuve ni de savoir anatomique, ni de savoir physiologique. Par exemple est-il permis de ne voir dans l'homme, même physique, qu'un être un peu plus perfectionné que ceux qui le précèdent dans la série animale, tels que le chimpansé ou l'orang-outang? La distance n'en est-elle pas immense? L'homme seul marche; l'homme seul a une main; l'homme seul a une physionomie; l'homme seul regarde le ciel; l'homme seul parle et peut parler.

On n'a pas assez remarqué le mécanisme de la parole : il est plus compliqué qu'il ne paraît; le son, à sa sortie des cavités pulmonaires, dès qu'il a traversé la glotte, est modifié d'abord par le plus ou moins d'ouverture de la bouche d'où naissent les voyelles; ensuite par l'intervention du palais, du gosier, de la langue, des lèvres et des dents d'où naissent les consonnes appelées gutturales, palatales, linguales, dentales et labiales du nom de l'organe qui

concourt à les former. Les voyelles se produisent par la seule émission du son uniquement modifié par l'ouverture plus ou moins grande de la bouche. — La cavité buccale dans l'homme n'est pas la même que dans les autres animaux; elle a été appropriée à l'émission et à la modification de la voix par l'arrangement des dents et la forme des joues; il suffit de l'absence de quelques dents pour altérer le son et la prononciation. Quelle délicatesse n'a-t-il pas fallu à ces divers organes pour produire l'infinie variété des sons qui entrent dans la composition des langues parlées par tous les peuples de la terre? L'observation microscopique finira par y découvrir des secrets restés inconnus jusqu'à ce jour faute d'avoir songé à les chercher.

Helvétius disait, en parlant de la main de l'homme, que si, au lieu de finir par cinq doigts, elle s'était terminée par un sabot de cheval, nous serions encore errants et vagabonds dans les bois. Certes ce n'est pas la main qui nous a civilisés; elle n'est qu'un instrument. Mais combien est grande sa perfection! Quel outil incomparable à le juger par la multiplicité des usages auxquels il est employé, et par la beauté des œuvres qu'il concourt à produire? Le singe, dit-on, possède le même organe. Il n'en est rien; les apparences nous trompent. Les cinq doigts de sa prétendue main vont ensemble sans pouvoir se séparer; ils fonctionnent comme une patte d'oiseau qui se serre tout entière autour de la branche qu'elle saisit. Les doigts seuls de l'homme agissent séparément pour remplir chacun un office distinct. A l'homme seul le privilége d'opposer le pouce à l'index, pour former, par leur union, comme une pince ou une tenaille. Quelle finesse ne faut-il pas encore dans les doigts pour tirer d'un instrument à cordes, d'une

lyre par exemple, les sons harmonieux qu'elle fait entendre ?

Et le regard de l'homme naturellement tourné vers le ciel ! Cette direction de l'œil de bas en-haut, qui s'opère sans effort, est impossible à l'animal prédestiné par ses besoins à regarder toujours vers la terre. Et la physionomie humaine où viennent se peindre toutes les passions, tous les sentiments les plus intimes de l'âme ! Sait-on de combien de muscles est formée la peau de son visage siége de la physionomie ? Pas moins que de vingt-huit. Tandis que chez le singe le même organe est formé d'un seul muscle qui se plisse, se contracte ou s'allonge pour exprimer ses contrariétés ou la satisfaction de ses appétits gloutons. Et quelle force d'expression, quelle éloquence dans le seul regard ! A travers la prunelle comme à travers un miroir, deux âmes semblent s'entendre, se reconnaître et se parler. Ce seul échange de regard suffit quelquefois pour donner naissance aux plus profondes sympathies.

Essayez de faire marcher un homme à quatre pattes, et vous verrez combien ce mode de locomotion est en désaccord avec sa nature. Ce désaccord n'est pas moins frappant quand vous faites marcher l'animal debout. Il chancelle sur ses pieds parce qu'il lui manque, en totalité ou en partie, l'os *calcaneum* sur lequel s'appuie la jambe pour opérer le mouvement de la marche. Le singe, le plus ressemblant à l'homme par le dehors, a beau se tenir debout, ses bras touchent presque à terre, parce que destinés comme pattes antérieures à porter le corps en avant et à soutenir la tête, ils sont beaucoup trop longs ; aussi à peine a-t-il marché quelques instants debout, qu'épuisé et tourmenté par la gène de cette attitude, l'impatience le prend et le ramène

à sa station habituelle. Il faut ne pas savoir un mot d'anatomie pour faire, du singe le plus parfait, l'analogue de l'homme, même seulement sous le rapport physique. Cette immense différence entre l'homme et l'animal, même au seul point de vue de l'organisation, est une conséquence nécessaire de sa supériorité morale et intellectuelle sur l'animal.

La conclusion de l'anthropologie des positivistes est digne de son commencement. Le couronnement répond au début. « L'ancienne hypothèse de deux substances accolées, pour former l'homme, ne doit être maintenue, dit l'un d'eux (*Revue des Deux-Mondes,* Avril 1858, p. 504), que pour la commodité du langage. Elle est vraie, si l'on entend parler de deux ordres de phénomènes ; mais elle est fausse si on l'entend d'un nouvel être venant s'adjoindre, à un certain moment, à l'existence organique de l'embryon, qui auparavant, ne méritait pas le nom d'homme. L'âme ou la conscience individuelle n'est qu'un résultat. Les sciences positives protestent contre la prétendue *infusion* de l'âme au corps. Elles ne voient pas le moment où l'âme, telle que l'entendent les spiritualistes, vient s'ajouter au corps. Rien d'expérimental ne leur démontre cette *infusion.* » (*Revue des Deux-Mondes,* 1860, p. 391.) De qui sont ces lignes qui, sans façon, suppriment l'âme dans l'homme? De l'auteur de la *Vie de Jésus*. C'est par la négation de l'âme qu'il s'est préparé à écrire la vie de Celui qui est venu dans ce monde uniquement pour sauver les âmes par l'expiation, le repentir et l'amour. Un matérialiste, se faisant juge et historien de la vie du Sauveur et du Rédempteur des âmes, et nous disant que nulle part dans l'Évangile on ne trouve la distinction de l'âme et du corps, n'est-ce

[illegible] chose de nouveau ? Je me trompe. [illegible]

[illegible]

CHAPITRE XII

GENÈSE DES POSITIVISTES, ERREUR CULMINANTE DU SYSTÈME.

Après avoir rejeté les idées de l'âme et de Dieu, de la religion et de la vie future, de la création et de la Providence, les positivistes ont eu à se demander d'où venait cet univers qui pose sans cesse sous nos yeux, qui sollicite sans fin notre curiosité. A-t-il toujours été? ou a-t-il commencé d'être? Et puisqu'il est admirablement organisé, d'où lui vient cette organisation? Le problème n'est pas détruit parce qu'on écarte la solution des théologiens et des métaphysiciens. Platon expliquait le monde par un souverain moteur et un souverain ordonnateur. Moïse, avant lui, l'expliquait par un architecte Créateur. Erreur et préjugé que tout cela, disent les positivistes. — Qu'ils nous apprennent donc ce qu'ils mettent à la place; qu'on les voie un peu à l'œuvre; la critique est aisée, l'art ne l'est pas autant. Le plus expérimenté d'entre eux répond :

« Nous ne savons pas, et nous préférons notre ignorance à une fausse science. Nous ne connaissons de l'univers que les faits qui se passent sous nos yeux, et les lois qui gouvernent ces faits. Ces deux choses nous suffisent pour acquérir, sur le monde et sur la matière, l'empire qui nous est nécessaire dans l'intérêt de notre conservation et de l'amélioration de notre existence terrestre. »

On ne peut mieux dire, surtout quand on a fermé toutes les issues par où pouvait venir la lumière. Mais les positivistes oublient bientôt cette prudence, et se laissant aller au mouvement instinctif de l'intelligence, ils entreprennent d'expliquer l'univers, et de l'expliquer un peu mieux qu'on ne l'a fait jusqu'à eux. Une difficulté pourtant se présente qui les arrête dès le premier pas. Expliquer une chose, c'est en rendre raison par une autre. Par quelle autre les positivistes vont-ils expliquer l'univers ? Évidemment par la seule dont ils reconnaissent l'existence, par la matière. Mais comment la matière va-t-elle se transformer en ce tout, si savant, si régulier, si bien ordonné, que nous appelons le monde, le *cosmos?* Cette transformation demanderait deux choses, le mouvement et l'intelligence, et précisément ce sont ces deux choses qui font défaut à la matière. Le premier axiome sur lequel repose l'astronomie, c'est qu'un corps lancé dans l'espace ne s'arrêtera jamais s'il ne rencontre un obstacle. Et pourquoi ? Parce qu'il est incapable, de sa nature, d'apporter le moindre changement à son état, et c'est cette impuissance qu'on appelle *inertie.* Privée de toute activité personnelle, la matière ne peut donc pas s'organiser; et, d'après le système, il n'existe rien, hors d'elle, qui puisse y suppléer. Quelques positivistes croient franchir la difficulté en faisant de la force

une propriété de la matière : ils ne voient pas que la force n'est rien si elle n'implique la faculté de se mouvoir par soi-même; la faculté de créer et de transmettre le mouvement. Or, l'astronomie, qui est l'une des sciences positives, dénie absolument à la matière la puissance de changer, par elle-même, l'état dans lequel elle se trouve. Comment sortir de cette impasse? Les positivistes ne sont jamais embarrassés. L'un d'eux en a trouvé le moyen. Écoutez bien, lecteur, je vais citer ses propres paroles :

« Il y a eu une époque où notre planète ne possédait *aucun germe* de vie organisée. La vie y a commencé sans *germe antérieur,* par la force intime déposée une fois pour toutes au sein des choses. A un certain moment, la vie est apparue par le seul développement des lois de l'ordre naturel. Restait à former l'homme; mais qui nous dira comment une espèce animale prit tout-à-coup sur les autres une supériorité décidée, et se transforma en homme. L'univers bien compris est un mécanisme vivant qui s'organise et se perfectionne lui-même. » (*Revue des Deux-Mondes,* année 1860, p. 385; *Origine du langage,* p. 245.) — La pensée de l'auteur de ces lignes est manifeste; elle n'est dissimulée par aucun artifice de langage. Sa Genèse, à lui, M. Renan, c'est l'antithèse de celle de Moïse. La matière d'abord, éternelle et immortelle, mais la matière sans vie, sans mouvement, sans intelligence : un certain jour, par la force intime déposée en elle; déposée par qui? — Elle seule existe; on ne voit pas de qui elle a pu la recevoir. C'est probablement une distraction de l'auteur. — En vertu, dis-je, de cette prétendue force, introduite ici uniquement pour la commodité du système, la matière s'élève à un degré supérieur d'existence; de son état primitif,

inorganique, elle devient organisée, puis elle se fait vivante. Par une ascension nouvelle, elle monte jusqu'à la vie animale, et puis enfin jusqu'à la vie humaine ; s'organisant et se perfectionnant sans cesse, sans autre moteur que ses propriétés immanentes, nous dit M. Littré (*Paroles de philosophie positive*, p. 34), oubliant d'ajouter que la première de ces propriétés, c'est l'inertie.

La matière se porte donc d'elle-même au mouvement, à la vie, à l'organisation qu'elle n'avait pas d'abord. Elle se donne ce qui lui manquait totalement, ce dont elle n'avait pas même le germe antérieur. Où le prend-elle pour se le donner puisque elle ne l'avait pas ? Elle ne le prend nulle part, puisqu'il n'existe rien qui puisse le lui donner ; elle le *crée*, et, par un prodige nouveau, elle crée un effet plus grand qu'elle-même ; privée de vie, elle enfante la vie ; privée de mouvement, elle crée le mouvement ; privée d'intelligence, elle produit l'intelligence ! Elle fait plus que le Dieu de Moïse, qui, pour créer, se sert de sa puissance infinie. La matière, avec son inertie qui est l'absence de toute force, de toute espèce de vie, engendre la force et la vie. Sans organisation, elle s'organise ; sans intelligence, elle fait acte d'intelligence : elle fait quelque chose de rien ; véritable néant de vie, de mouvement et de pensée, elle crée en elle ces trois grandes choses !

Maintenant, que pensez-vous, lecteur, d'une aussi belle découverte empruntée par M. Renan au génie d'Hégel ? C'était bien la peine, en vérité, de tant déclamer contre la création de Moïse qui fait sortir le monde du néant, non avec le néant, mais avec la toute-puissance de l'Être infini, pour lui en substituer une autre bien autrement difficile à comprendre ; car c'est la création de la vie, du

mouvement et de la pensée par un être dépourvu de ces trois propriétés. N'est-ce pas là le plus grand non-sens qui ait jamais été articulé par une parole humaine? N'est-ce pas la négation du premier axiome de la raison qui nous enseigne qu'il n'y a pas d'effet sans cause, et que la cause est toujours plus grande que son effet? Et n'est-ce pas, par conséquent, la négation de la raison, c'est-à-dire la déraison même? Que signifient en effet ces paroles : Les éternels moteurs de la matière, ce sont ses propriétés immanentes? Bien comprises, quel autre sens peut-on y attacher, sinon que la matière impuissante à se mouvoir se meut elle-même? Et de cette impuissance, qui est le néant même du mouvement, les positivistes en font le principe moteur et organisateur de toutes choses.

Écoutez l'un d'eux, l'historien des religions théologiques, Émile Burnouf (*Revue des Deux-Mondes*, 1864, p. 564.) « La grande loi de la nature veut que toute chose commence par *rien*, et par là il ne faut pas entendre que, rien n'étant, la chose est apparue tout-à-coup, comme par un miracle, dans sa plénitude. Le *rien*, qui précède la naissance d'une chose, est suivi sans intervalle d'un commencement qui n'est presque rien. C'est par un développement continu, et en vertu d'une énergie interne (l'énergie d'un rien) qu'elle grandit peu à peu. Il n'est pas un être, pas un phénomène qui échappe à cette loi. C'est une erreur de croire qu'entre rien et quelque chose il y a un abîme infranchissable. La nature franchit sans relâche cet abîme. Il n'est pas un mathématicien qui ne sache cela. » — Oui, qui ne sache que cela, c'est du délire. — D'après de telles paroles le système est jugé. C'est aller plus loin qu'Épicure dont les idées nous font aujourd'hui sourire; car Épicure,

au lieu de faire naître toute chose de rien, leur donnait, pour premiers principes, l'atome, le mouvement et l'espace qu'il disait éternels. Il ne faisait pas la faute de dériver le mouvement de ce qui ne l'a pas, de l'inertie de la matière. Les disciples ont surpassé le maître en déviations de la droite raison. Je dis les disciples, car les positivistes n'ont pas, même dans leur Genèse, le mérite de l'invention. « Tout a commencé, dit M. Littré (*Paroles de philosophie positive*, p. 34), par une période atomique, à laquelle a succédé la période moléculaire produite par la cohésion des atomes. » — Épicure ne disait pas autrement; et M. Ernest Renan, continuant l'explication de sa Genèse, nous dit (*Revue des Deux-Mondes*, année 1860, p. 388) : « Si l'on tient compte de l'infinité des cas qui assure l'existence à tout ce qui est possible, et de la flexibilité d'accommodation qui fait que chaque être aspire à se mettre en équilibre avec les conditions extérieures, on cesse de trouver place pour un plan providentiel. » Ce qui veut dire qu'à la place de la Providence il faut mettre le hasard d'Épicure avec les innombrables chances de cohésion que présente le concours fortuit des atomes; que ce concours fortuit suffit à expliquer l'origine et la formation de tous les êtres. Les positivistes ont donc beau répéter qu'ils sont les continuateurs de la doctrine de Kant; en parlant ainsi ils veulent dissimuler leur véritable origine. En réalité, ils ne sont que les disciples d'Épicure, que de nouveaux adeptes de ce grand maître qui disait que le soleil n'avait pas plus de deux pieds de diamètre, attendu que le sens de la vue, ainsi que les autres sens, était infaillible dans ses jugements; c'est à ce point, qu'ils en reproduisent jusqu'à la théologie; car Épicure avait aussi son

monde divin. De même qu'il faisait naitre les âmes, les esprits, ou ce qu'il appelait de ce nom, de la cohésion des atomes les plus fins, les plus déliés ; de même aussi il faisait sortir, d'une combinaison d'atomes encore plus subtils, des êtres d'un ordre supérieur à l'homme, qu'il disait immortels, et qu'à ce titre il appelait des dieux occupés, d'après lui, d'une seule chose, de leur propre bonheur. Malgré leur immortalité, ils devaient leur naissance au hasard, c'est-à-dire à une agglutination d'atomes mieux réussie que les autres. Et n'est-ce pas cela ou quelque chose d'approchant que nous enseignent les positivistes? N'admettent-ils pas des dieux, et autant de dieux ou de demi-dieux qu'il existe de grands hommes? Car chaque homme de génie est pour eux une incarnation de l'infini [1]. (*Revue des Deux-Mondes*, année 1860, p. 385.) Peut-on voir autre chose dans ces incarnations que le digne pendant de la théologie d'Épicure? De part et d'autre ne sont-ce pas des dieux créés par le même procédé? Là, par un certain concours d'atomes, et ici par les propriétés immanentes de la matière? N'est-ce pas toujours la matière qui produit et les habitants de l'ancien Olympe et les hôtes de l'Olympe nouveau? Peut-on accumuler, dans un système, plus de non-sens, plus d'offenses à la raison?

C'est du panthéisme, dira-t-on, et pas autre chose. — Je le veux bien; mais à une condition, que de tous les panthéismes, c'est le pire de tous; il surpasse même celui de Spinosa, qui semblait ne pouvoir être surpassé en extravagance. Car Spinosa, s'il admet deux choses éternelles, la pensée et l'étendue, dont il fait deux attributs d'une seule

[1] Traduisez de la matière infinie.

et même substance, du moins ne fait pas naitre la pensée de la matière ; il échappe à cette erreur, qui est l'erreur capitale et fondamentale du positivisme tellement infatué de la matière et de ses propriétés immanentes qui lui fait produire l'universalité des choses, la vie, le mouvement, la pensée, l'intelligence et jusqu'à ces simulacres d'âmes, d'esprits, qu'ils appellent du nom de dieux. Singuliers dieux ! D'abord tributaires de la matière à laquelle ils doivent leur naissance ; ensuite emprisonnés dans ce tout petit coin de l'univers, dans cette petite planète qui sert de demeure à l'humanité. Les autres mondes formés par tous ces globes immenses qui voyagent dans l'espace sont comptés pour rien : l'empire des dieux nouveaux ne s'étend pas plus loin ; ce sont tout au plus les divinités de notre planète. Quant aux autres planètes, les positivistes n'en parlent pas ; et cependant l'une de leurs sciences positives, l'astronomie, nous annonce et nous certifie l'existence de mille autres mondes ; elle fait plus, elle nous donne la mesure de leur étendue, et va jusqu'à raconter l'histoire de leurs révolutions périodiques. Avec le secours d'une telle science, on ne comprend pas pourquoi les positivistes ne parlent que de notre planète et gardent le silence sur tout le reste : puisqu'ils croient à l'astronomie, pourquoi n'admettent-ils pas ses enseignements ? Cette science qui, depuis des siècles, étend et multiplie sans cesse ses conquêtes, ne nous apprend-elle pas que les cieux forment un vaste empire, lequel compte autant de sujets qu'il y a d'étoiles au firmament ; et que le plus bel ordre, la plus parfaite harmonie règnent dans cet empire immense ? Ce bel ordre, qui l'a produit, qui le conserve et le maintient ? Le plus grand des artistes, répondent les Képler et les Newton, de tous

les voyageurs qui ont visité ce vaste domaine, ceux qui ont pénétré le plus avant, et nous en ont fourni les renseignements les plus authentiques. Les positivistes, qui ne sont ni des Newton, ni des Képler, répondent avec Épicure : Nous n'avons pas vu ce grand artiste, et nous ne croyons qu'à ce que nous voyons. L'harmonie des cieux est pour nous un grand mécanisme sans mécanicien ; c'est une masse qui s'organise et se perfectionne elle-même. Telle est la réponse que leur souffle leur système. Jugez, lecteur, d'après de tels oracles, de la valeur de leur muse inspiratrice.

CHAPITRE XIII

DE LA PRÉTENDUE LOI TROUVÉE PAR AUGUSTE COMTE SUR L'ORGANISATION DES SCIENCES HUMAINES.

L'un des plus grands titres de gloire du fondateur de l'école positiviste, aux yeux de ses disciples, c'est ce qu'ils appellent sa découverte de la véritable loi de l'organisation des sciences humaines. A les en croire, jusqu'à lui tout était confusion ; on ne savait par où commencer, ni par où finir ; on ne savait à quelle place il fallait mettre chaque science. Aug. Comte, le premier, a dissipé ce chaos et porté la lumière là où régnait la plus profonde obscurité. En tête des sciences, il a placé le nombre ou les mathématiques, parce qu'elles s'appliquent à tout, et qu'elles possèdent la plus haute généralité. Immédiatement après, il a rangé l'astronomie, qui est une application des lois des nombres aux phénomènes célestes. Un peu plus bas est venue se ranger la physique plus restreinte dans sa généralité ; puis la chimie, puis la biologie ou physiologie, et enfin la sociologie ou la science des sociétés humaines,

laquelle implique et présuppose, comme étant plus complexe, la connaissance des sciences antérieures. Tel est l'ordre hiérarchique ou la série rationelle des sciences trouvée par Aug. Comte. La loi de cette série est, au point de départ, la plus haute généralité, avec une décroissance progressive de cette généralité, à mesure que l'on descend vers les sciences plus complexes ou plus concrètes qui s'appliquent à un moins grand nombre d'objets. D'après les positivistes, cet ordre est à la fois celui de la raison et celui de l'histoire, ce qui confirme et démontre la théorie. (M. LITTRÉ, *Philosophie positive,* p. 301.)

L'histoire, n'en déplaise aux positivistes, dit tout le contraire. Elle nous montre la science des sociétés humaines arrivant, non la dernière, à la suite des sciences mathématiques, astronomiques, physiques et naturelles, mais bien la première, et devançant toutes les autres parce qu'elle est la condition indispensable de leur culture et de leurs progrès. Aucune science ne peut naître sans deux choses, des loisirs et de la sécurité. Or ces deux choses ne se rencontrent que dans une société déjà formée, déjà organisée. Partout où faute d'une organisation assez avancée, on est obligé de veiller à sa propre conservation, de se tenir prêt à se défendre et à défendre les siens, la pensée ne se tourne guère vers le travail silencieux de l'étude. L'histoire le dit assez haut : les Lycurgues, les Solon, les Numa, en un mot les législateurs, sont venus bien longtemps avant les mathématiciens et les géomètres. Il est de toute nécessité de courir au plus pressé; d'organiser la société dans laquelle on doit vivre, et de créer les garanties qui seules peuvent permettre l'exercice paisible des facultés intellectuelles, comme aussi des facultés artistiques et esthétiques;

car la culture des beaux-arts et celle des sciences vont presque toujours ensemble. Vivre d'abord, et pour vivre en paix, organiser la vie en commun. Or cette organisation demande et provoque l'étude de la première des sciences, de la science des rapports qui unissent les hommes entre eux, la science de leurs droits et de leurs devoirs. C'est avec une société déjà organisée que commence cette grande chose qu'on appelle un tribunal, où chacun vient rendre compte de ses actions et reconnaître une autorité plus grande que celle de la force, l'autorité du droit et de la justice. Sans ce tribunal extérieur emprunté au for intérieur qui en est le type primordial, il n'y a ni sécurité, ni loisir pour s'occuper des travaux de la science. Chez les Romains, de tous les peuples du monde païen, celui qui a laissé le plus de souvenirs, la première science cultivée fut celle du droit; et elle le fut avec tant de succès que les monuments qui nous en restent sont encore entourés du respect des nations modernes. Après la science politique sont venues les sciences dont le besoin s'est fait le plus vivement sentir; la géométrie pour mesurer les héritages, pour en fixer les limites; la médecine pour guérir et soulager les maladies du corps; l'astronomie pour nous diriger dans la navigation : les mathématiques n'ont été cultivées que plus tard; leur nature abstraite demandait et supposait des habitudes déjà formées de réflexion et de méditation. — Telle a été la marche du développement des sciences humaines; leur véritable ordre hiérarchique a été déterminé, comme il devait l'être, par l'importance de chaque science, et par le besoin que les hommes en éprouvaient. Les premières, qui ont occupé leur pensée, ont été celles sans lesquelles ils ne pouvaient pas vivre, c'est-à-dire

la science de ce qui est permis, de ce qui ne l'est pas; de ce qu'il faut faire, de ce qu'il faut éviter, de ce qui est juste, de ce qui est injuste; et par conséquent de la morale et de la religion qui vont ensemble, et qui toutes les deux enseignent ce que l'on doit à Dieu, à ses semblables et à soi-même.

D'une part les positivistes nous disent qu'il n'y a de véritables sciences que les sciences construites d'après les règles posées par Bacon, règles qui consistent à procéder par observation d'abord, pour trouver et saisir les phénomènes; et à continuer par l'induction pour trouver les lois générales qui gouvernent les phénomènes. Phénomènes et lois, pour les positivistes il n'y a pas autre chose. A leur sens la grande loi de l'esprit humain, la vraie logique est de monter l'échelle des idées, d'aller du particulier au général : voilà ce qu'ils nous disent sur tous les tons. Et puis, sans le moindre souci de s'entendre avec eux-mêmes, ils élèvent jusqu'aux nues le fondateur de leur école pour avoir trouvé, devinez quoi?...... Pour avoir trouvé que la grande loi de l'esprit humain est, non pas la méthode ascendante, mais la méthode descendante, qu'ils appellent la généralité décroissante. D'après M. Aug. Comte, l'esprit humain débute par les mathématiques, c'est-à-dire par les idées les plus générales pour descendre graduellement aux moins générales. Lecteur, accordez cela si vous le pouvez. Avant le positivisme on disait, et l'on continue de dire encore, que les sciences exactes procèdent par déduction ou généralité décroissante; et les sciences physiques ou expérimentales par induction ou généralité croissante, ce qui constitue deux méthodes distinctes correspondantes aux deux ordres de vérités, qui existent les unes universelles et les autres

simplement générales. Mais les nouveaux précepteurs du genre humain excellent à simplifier : deux méthodes c'était trop, ils les ont réduites à une seule, comme s'il dépendait d'eux de changer la nature des choses et de confondre les sciences géométriques et mathématiques qui partent de l'axiome avec les sciences expérimentales dont le point de départ est l'observation des faits !

Le grand défenseur de la doctrine positive, M. Littré, a consacré, dans son livre de la *Philosophie positive*, tout un chapitre (p. 291) a expliquer la contradiction que nous venons de signaler. Il a cru y réussir en nous disant qu'il y avait deux espèces de généralités décroissantes, l'une subjective et l'autre objective : celle-ci est la vraie ; celle-là est la fausse qu'on ne rencontre que chez les métaphysiciens qui nous ont appris à la juger d'après la valeur de leur science.— En quoi consiste la généralité décroissante, objective ? Un exemple, dit M. Littre, bien mieux qu'une définition, va nous l'apprendre : le corps vivant a d'abord été étudié en bloc ; de l'étude de l'ensemble on a passé plus tard à l'étude de chaque organe lequel à son tour a été décomposé en ses diverses parties qui sont devenues un objet d'études encore plus simples. C'est là, d'après notre auteur, la généralité décroissante. C'est d'après la même loi, ajoute-t-il, que le monde a d'abord été considéré en masse, puis étudié par parcelles ; les astres d'un côté, les plantes et les animaux de l'autre ; toujours en allant du plus au moins, du plus grand au moins grand, du plus général au moins général.

Cette dernière phrase est de trop. Tout était exact jusque-là ; nous allons, en effet, tout d'abord, du plus composé au plus simple, du plus complexe à ses divers

éléments ; de la totalité à ses diverses parties. Mais est-ce bien là la généralité décroissante ; la généralité qui conduit des vérités les plus générales aux vérités les moins générales, par exemple de l'axiome mathématique et géométrique aux conséquences qui s'en déduisent ? Le corps humain est un tout que nous décomposons dans ses parties ; est-il, pour cela, une généralité, un principe d'où l'on déduit des conséquences ? Qui a jamais confondu l'analyse qui décompose un tout dans ses éléments, avec la synthèse mathématique qui, de la plus haute des vérités, déduit un plus ou moins grand nombre de corollaires? On le voit : bien loin de n'être que simplement apparente, la contradiction que nous venons de signaler est tellement forte et tellement réelle, qu'il n'y a qu'un moyen de la détruire, c'est d'abjurer le système, de sortir de l'erreur pour revenir à la vérité.

CHAPITRE XIV

LES POSITIVISTES ADMETTENT-ILS LE DROIT ET LA LIBERTÉ, CES DEUX BASES FONDAMENTALES DE TOUTES LES SOCIÉTÉS HUMAINES ?

Une telle question semble une injure : elle le serait, en effet, pour toute autre école que l'école positiviste. Mais les partisans de cette école se piquent de faire table rase des idées anciennes, de les renouveler toutes comme ayant fait leur temps pour les remplacer par de meilleures. Le nouvel ordre social qu'ils se proposent d'établir, doit être nouveau de la base au sommet. Aussi, bien qu'ils parlent dans leurs écrits du droit et de la liberté, il ne s'ensuit pas qu'ils les admettent ; car, ainsi que nous le savons, ils ont l'habitude, en supprimant les choses, d'en retenir les noms. Au reste, pour les bien juger, il faut les entendre, et surtout bien préciser la question.

Il est un grand nombre de libertés : liberté de penser, liberté d'écrire, liberté de conscience, liberté civile, politique, individuelle, etc... ; mais toutes ces libertés bien

comprises ne sont qu'une extension, qu'un agrandissement, qu'un développement, sur une plus grande échelle, de la première de toutes les libertés, de la liberté-mère et principe de toutes les autres, de la liberté qui consiste à choisir entre le bien et le mal; car cette liberté ôtée, toutes les autres tombent d'elles-mêmes. En effet, quelle liberté est possible chez un être asservi dans son for intérieur, maîtrisé dans les premiers mouvements de son existence et dans ses mouvements les plus intimes? Quel que soit le nombre des actes qui viendront s'ajouter à ses premières opérations, ils ne feront évidemment qu'agrandir sa servitude; ils multiplieront ses évolutions et ses rouages, sans changer sa nature qui est celle d'un automate. Il ne faut donc pas se faire d'illusion; quiconque porte atteinte à la liberté morale, quelqu'éloge qu'il fasse d'ailleurs de la liberté, qu'il le sache ou qu'il l'ignore, détruit toutes les libertés; il n'en laisse subsister aucune : il les frappe dans leur source commune.

Il en est de même du droit. Les divers droits dont les sociétés humaines sont en possession, qu'elles exercent par elles-mêmes ou qu'elles font exercer par des mandataires, que l'on trouve écrits, analysés, détaillés dans les codes de chaque peuple, impliquent et supposent tous un droit primitif, fondamental, qui en est le principe générateur, et que pour cette raison on appelle le droit naturel ou la législation primitive écrite dans toutes les consciences pour servir de règle et de modèle à toutes les législations faites par les hommes. Or, il va de soi que le droit primitif, expression des rapports qui unissent lés hommes entre eux, est aussi invariable que la nature foncière de l'homme, laquelle, depuis l'origine des siècles, n'a pas acquis une

faculté de plus, comme elle n'en a pas perdu une seule. Ce qui change, en fait de droit, ce ne sont pas les principes, mais les applications qu'en font les hommes, suivant leurs divers degrés de civilisation, et suivant les temps et les lieux où ils vivent. Un droit toujours changeant, toujours autre, suivant les peuples et les âges, ne conservant d'autre identité que celle du nom, ne serait évidemment qu'un droit nominal. Donc, refuser de reconnaître un droit permanent et invariable, un droit principe, le même dans tous les temps et dans tous les lieux, quelque grand respect que l'on professe d'ailleurs pour les diverses espèces de droits en vigueur chez les peuples, c'est, en réalité, les saper tous par leur base; car, là où il n'y a pas de fondement, il ne saurait y avoir d'édifice.

Cela expliqué, voyons si, en fait, l'école positiviste admet le droit et la liberté. L'un des grands principes de cette école, dont elle fait parade et qu'elle affiche partout, c'est d'exclure ce qu'elle appelle l'absolu; c'est de ne reconnaître que des idées relatives. « Il n'y a, dit-elle, que du relatif dans les connaissances humaines : l'un des faits les plus importants pour l'histoire de l'humanité, dit M. Littré, (*Conservat.*, p. 10), c'est le caractère essentiellement relatif de toutes les conceptions humaines; même de celles que l'on regarde comme étant les plus absolues : s'il était possible de transporter avec leurs idées les hommes des générations passées dans les temps présents, ils y seraient mal à l'aise, et ne pourraient se conformer à notre régime mental. Les opinions, les institutions sont relatives à la position que les peuples occupent dans le temps. Il suffit de les déplacer quelque peu dans l'espace historique, ou dans l'espace géographique, pour trouver les idées humaines

inapplicables. » — Ce que dit M. Littré, son maître l'avait dit avant lui : « Le caractère purement relatif de toutes nos connaissances étant ainsi habituellement reconnu (Aug. COMTE, *Philosophie positive*, t. VI, p. 842), nos théories quelconques seront toujours destinées à constituer, eu égard à une réalité qui ne saurait jamais être entièrement dévoilée, des approximations aussi satisfaisantes que puisse le comporter, à chaque époque, l'état correspondant de la grande évolution humaine. » — Ce qui veut dire en termes un peu plus clairs, que l'humanité évoluant sans cesse, à chaque évolution, les idées, les opinions, les institutions changent à leur tour ou tombent en désuétude pour faire place à de nouvelles, et toujours ainsi à chaque grande époque de l'humanité. Les idées de droit et de justice doivent donc aussi subir la même transformation; les anciennes faire place à de nouvelles, lesquelles seront bientôt remplacées par d'autres; de telle sorte qu'il n'y a plus un seul et même droit pour tous les hommes, mais autant de droits qu'il y a de temps et de lieux divers. Et tous ces droits étant également bons, chacun pour son temps, et pour tel ou tel peuple, et cessant de l'être dans un autre temps, et pour un autre peuple, il s'ensuit qu'ils n'ont qu'une valeur locale ou de convention : car ce qui est droit, vraiment droit, ne peut jamais cesser de l'être. — On ne sera donc pas étonné d'entendre le chef de l'école positiviste reprocher au phrénologue Spurzheim (*Philosophie positive*, vol. 3, p. 825), d'avoir érigé le sentiment du juste en un sentiment fondamental, ce qui entraînerait, pour tous les hommes, des notions identiques de droit, et irait, par conséquent, contre le système des évolutions périodiques. « Le sentiment du juste, dit-il, n'est que le résultat des

facultés affectives, éclairé, en chaque cas, par une convenable appréciation intellectuelle des rapports sociaux. Cette erreur de Spurzheim (d'avoir reconnu un sens moral, un sens du juste) est, ajoute-t-il, d'autant moins excusable, que Gall, son maître, l'avait soigneusement évitée et même signalée. » — Ainsi, d'après M. Aug. Comte, nous n'avons pas de sens primordial du droit et du juste. C'est une idée qui nous vient accidentellement à la suite de l'appréciation des rapports sociaux, et qui est sujette, comme toutes les autres, au changement inséparable des grandes évolutions humanitaires. Donc, pour cette école, il n'existe point de notion invariable du droit; par conséquent, il n'existe pas pour elle de droits réels.

Nous venons de voir que l'école positiviste ne reconnaît pas de droits véritables. Reconnaît-elle au moins la liberté, ce grand attribut fondamental de l'humanité? — Écoutons sa réponse : « La volonté, dit M. Littré, le grand interprète de la doctrine, est une action cérébrale : toutes les fois qu'un homme sain et normalement organisé a voulu, a fait, ou a dit une chose, aurait-il pu en vouloir une autre? Oui, répond M. Littré, mais en ajoutant : il aurait pu en vouloir une autre, d'après l'activité prépondérante de ses facultés ou de ses fonctions cérébrales, autres que celle qui l'a emporté. » (*Dictionnaire de Nysten*, art. *Libre arbitre.*) — Ce qui signifie que l'homme va toujours dans le sens où l'entraîne la prépondérance de telle ou telle portion de son cerveau. — « Ce qu'on nomme moral, intelligence, dit-il encore (*Philosophie positive*, p. 540), se ramène à un certain nombre de facultés irréductibles qui ont pour siéges autant d'organes ou de parties distinctes dans le cerveau : et il faut comprendre que les facultés affectives, morales et

intellectuelles, au lieu de former un domaine indépendant de la physiologie, sont, comme toutes les autres fonctions de l'être vivant, attachées à un organe qui est ici le cerveau. » — Ce qui est parfaitement d'accord avec ces paroles du même écrivain (*Paroles de philosophie positive*, p. 15) : « L'histoire est un développement de l'humanité déterminée par les conditions de sa nature *cérébrale*, et par la manière d'être du monde, » plus clairement par l'influence des milieux. Donc, étant donné un peuple avec sa constitution cérébrale et son climat, on peut prédire, à coup sûr, la suite des actions dont se composera son histoire.

Ce que nous venons de lire n'est au reste que la traduction des paroles et de la pensée du maître. « La nature humaine, nous dit Aug. Comte (*Philosophie positive*, t. 3, p. 78), au lieu d'être unique est multiple, est sollicitée presque toujours, en sens divers, par plusieurs puissances ou facultés très-distinctes et pleinement indépendantes les unes des autres entre lesquelles l'équilibre est fort rare. Et c'est pour exprimer cet équilibre fictif qu'a été imaginée la fameuse théorie du *moi*, pour correspondre à l'unité de l'âme *imposée* par la théologie à la philosophie qui n'en est qu'une transformation. La pluralité de nos facultés essentiellement distinctes et radicalement indépendantes, soit affectives, intellectuelles ou morales, correspond à la pluralité des organes cérébraux. » (*Philosophie positive*, t. 3, p. 795.)

Il faut rappeler ici ce que nous avons dit ailleurs, qu'Aug. Comte s'était fait phrénologue, qu'il avait même créé une classification des facultés et des organes encéphaliques qui lui était personnelle (Voy. même ouvrage, t. 3, p. 797);

mais une difficulté l'arrêta : ce fut l'accusation de détruire la responsabilité des actes humains. Dans une note, au bas de la page 797, il repond, croyant se justifier ainsi, qu'il n'y a pas d'organe spécial du vol ; que le vol n'est qu'une aberration du sentiment de la propriété, quand ce sentiment n'est pas contenu par le moral ou la réflexion. » — Et le moyen de le contenir quand il est rendu prépondérant par son organe ! M. Aug. Comte oublie qu'il a mis le moral tout entier sous la dépendance du cerveau. Comment se tirer de là ? Il n'y avait qu'un moyen : c'était de faire du cerveau un agent responsable ; mais jusqu'ici aucun matérialiste n'y a songé, pas même les positivistes. Ils ont donc beau faire : leurs efforts échouent même pour sauver les apparences ; le fatalisme déborde de toutes parts de leur système. C'est ce qu'a parfaitement compris un autre disciple de la même école, M. Taine, qui, plus hardi, n'a pas hésité de dire, sans ménagement : « L'automate spirituel, qui fait notre être, marche suivant l'impulsion donnée, et irrésistiblement dans la voie tracée. Ce que nous appelons notre esprit, notre âme, est une machine construite aussi mathématiquement qu'une montre. Si tel ressort l'emporte, il accélère ou fausse la marche des autres, et l'impulsion qu'il leur communique échappe au gouvernement de notre volonté, parce qu'elle est notre volonté même. » (Voy. *Essais de critique*, p. 339.)

A ces citations, que répondre ? M. Littré, à l'exemple de son maître, se défend contre l'imputation faite à son système d'entraîner à sa suite l'irrésistibilité et l'irresponsabilité des actes humains. Il sent le coup porté à sa doctrine par un corollaire aussi anti-social. Mais ce qu'il a dit, il devait le dire : ses principes l'y condamnent. L'alternative

est inévitable. Il faut abandonner le système ou le suivre jusqu'au bout, en disant tout haut que si la volonté, comme il le prétend, est dominée par le cerveau, elle n'a point à répondre de ses actes. Le matérialisme implique le fatalisme. Qui veut le principe doit vouloir les conséquences. — Le phrénologue Spurzheim sauvait le libre arbitre en faisant du cerveau le simple instrument multiple de nos diverses facultés mentales, morales et affectives; car un instrument n'est pas un maître. Mais le système de M. Littré est tout autre. Il ne veut pas qu'on puisse reconnaître les facultés mentales autrement que par l'étude des organes. « C'est, dit-il, rayer d'un trait de plume la philosophie positive, que de déterminer et d'admettre subjectivement, c'est-à-dire par l'observation intérieure des facultés mentales, sans vérifier anatomiquement si elles sont réelles; c'est rentrer en pleine métaphysique (traduisez : en plein spiritualisme) que de considérer les facultés indépendamment de l'organe. » (*Philosoph. positive,* p. 547.) — Ainsi cela est clair; fonctions et facultés, tout dépend de l'organe, tout dépend du cerveau; le moral est maîtrisé par le physique. L'histoire c'est le développement de l'humanité, d'après les conditions de sa nature cérébrale.

Aucun doute n'est donc possible. Les positivistes n'admettent ni droit, ni liberté, ces deux grandes choses sur lesquelles reposent et ont reposé jusqu'à ce jour toutes les sociétés humaines. Que mettent-ils à la place pour faire marcher régulièrement une réunion d'hommes? Ils y mettent deux grands ressorts, qu'ils appellent les maîtresses pièces de leur édifice social; ces deux grands ressorts c'est le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel : ces deux pouvoirs résument tout leur mécanisme social. Le premier c'est

le pilote chargé de la conduite du navire ; le second c'est l'équipage qui a pour fonction d'exécuter les ordres donnés. Les passagers c'est le peuple qu'il s'agit de bien gouverner et de bien conduire. Le pouvoir spirituel délibère, prononce, décide, règle d'avance dans sa pensée ce qu'il faut faire. La science est son privilége. De sa lumière il éclaire la marche du vaisseau social ; il en tient et dirige le gouvernail ; il prévoit et évite les écueils ; il ordonne, il prescrit ; il est à la fois législateur et assemblée délibérante : il préside aux mouvements des idées et des intelligences ; il forme et dirige l'opinion publique : il est la tête, l'esprit, la pensée du corps politique ; dès qu'il a parlé, le pouvoir temporel se met à l'œuvre pour exécuter ses ordres. Son rôle est d'obéir et de faire obéir aux décisions du pouvoir suprême ; et au besoin de faire intervenir l'emploi de la force, emploi toujours légitime, dès qu'il s'agit de courber les volontés rebelles sous l'emploi de la loi.

On ne saurait reprocher à ce système de gouvernement d'être trop compliqué. Jamais organisation sociale ne fut réduite à des termes plus simples : une tête et un bras. Que la tête soit bonne et le bras puissant, l'ordre et la prospérité de la société sont assurés. La seule difficulté est de savoir à qui seront confiés ces deux pouvoirs, et par la main de qui ils seront conférés. En règle générale, la délégation en sera faite par le suffrage universel. Seulement au début, afin d'aplanir les difficultés, les plus compétents seuls seront chargés de ce soin.

Voyons maintenant ces deux pouvoirs en action ; voyons comment ils s'y prendront pour se passer du droit et de la liberté. — Dès qu'un désordre se produira où ira-t-on en chercher le remède ? Dans le système de la liberté, on a

recours à des peines de divers degrés qui ont pour but de faire rentrer le délinquant en lui-même, de le ramener à de meilleurs sentiments. Si ces peines ne réussissent pas toujours à amender le coupable, elles ont du moins le mérite d'être en harmonie avec la nature de son être qui est de comporter correction et amélioration. Dans le système positiviste, ce moyen n'est pas applicable. Le coupable n'est pas un être libre et par conséquent susceptible d'être réformé. C'est un automate malfaisant et poussé à mal faire par la nature des ressorts qui le font mouvoir : c'est un mauvais rouage qui trouble l'harmonie du mécanisme social. Que faire alors? Sacrifier le tout à la partie? Ce serait folie. Un seul remède est possible et rationel, c'est de supprimer le rouage qui va mal, de le briser, de le retrancher tout-à-fait; car il n'y a pas d'espoir de le modifier. Et puis, quel mal lui fait-on en le faisant passer de la vie actuelle à l'éternel repos? Le code pénal des positivistes, conséquent avec lui-même, ne doit donc comporter qu'un seul genre de peine, la peine de mort. L'échafaud doit être en permanence, et le bourreau remplacer le prêtre qui perdrait son temps à prêcher des êtres qui, faute de liberté, ne sont pas plus coupables que la foudre, l'orage, la maladie, la peste, et tous les autres fléaux de la nature physique. Telle est, du côté de la liberté, la seule innovation que puissent réaliser les positivistes dans leur nouvel ordre social; c'est celle qu'inaugura, au temps de la Terreur, la Convention nationale devant laquelle les positivistes sont à genoux, muets d'admiration.

Et le droit, comment vont-ils s'y prendre pour suppléer à cette nouvelle lacune? Ils n'ont pas besoin d'y suppléer. Ils en conservent le nom en mettant la chose de côté, et

puis ne connaissent-ils pas un droit relatif, mobile et changeant, qui se confond pour eux avec tout ce qui est prescrit par la loi? Mais la loi est une œuvre humaine, et pour les positivistes, il n'y a pas d'autre source de droit, que les décrets et les décisions du souverain législateur, c'est-à-dire du pouvoir spirituel. Dans leur système, l'homme est l'unique artisan du droit; dès qu'il est élevé au souverain pouvoir, tout ce qu'il ordonne est juste parce qu'il l'ordonne; et tout ce qu'il défend est mal parce qu'il le défend; son autorité est suprême; elle prime tout, même la loi qu'il fait et défait à son gré. — L'ordre social positiviste est l'inverse de l'ordre social théologique, dans lequel le droit est élevé à la hauteur d'une règle souveraine devant laquelle tous les pouvoirs s'inclinent, à laquelle tout le monde doit rendre hommage, les plus grands comme les plus petits. Cette règle, c'est le vrai droit, le droit en soi, immuable et universel de sa nature, qui impose à tous les hommes des devoirs sacrés, qu'ils ne peuvent violer sans crime. Par conséquent, il surmonte l'humanité; il est surhumain ou surnaturel; car purement humain ou simplement au niveau de l'homme, il serait trop petit pour lui commander. — Dans le système positiviste, toute idée de loi surhumaine est écartée; leur règle, à eux, c'est celle qu'a trouvée l'un de leurs ancêtres qui, avant eux, avait dit: Rien n'est vrai que ce qui est constaté par l'observation extérieure. Cette règle, la voici: « Quand un vaisseau est surpris par un long calme, et que la famine, d'une voix impérieuse, commande de tirer au sort la victime qui doit servir de pâture à ses compagnons, on l'égorge sans remords. Ce vaisseau est l'emblême de chaque nation. Tout devient légitime pour le salut public. »

(Helvétius, *De l'esprit*, t. Ier, p. 213.) Nous pouvons donc ajouter, même le meurtre d'un innocent, dont la vie est bien peu de chose quand on réduit tout son être à un peu de matière organisée. De la même façon, le pouvoir spirituel, en vertu de son autorité que rien de surhumain ne surmonte, qui, par ses seuls décrets, fait le juste ou l'injuste, peut, au nom du *salut public*, ordonner légitimement le meurtre et l'immolation de qui bon lui semble. L'exercice de son autorité est un véritable despotisme absolu, digne pendant de la servitude absolue que nous avons rencontrée dans les actes humains, déshérités de toute liberté. Ces deux choses se font écho et sont dignes l'une de l'autre. Et il ne faut pas venir nous dire que nous imputons à la doctrine des positivistes des conséquences odieuses qu'ils repoussent tous les premiers.

S'ils les repoussent, les principes qu'ils professent les appellent et les réclament impérieusement. Il ne faut pas se payer de mots. Il faut voir les choses telles qu'elles sont, non à la surface, mais dans leur fonds intime. Or, que nous disent les positivistes? Qu'il n'y a pas d'autre droit qu'un droit relatif qui change avec les temps et les lieux, les institutions et les circonstances : que le droit émane de la loi, laquelle émane à son tour du législateur humain, sans être primé par aucune législation antérieure et supérieure. Le législateur humain incarné par les positivistes dans le pouvoir spirituel, est donc omnipotent pour faire et défaire les lois, et avec elles les droits qui en dérivent. Ils ont donc beau nous parler de droits et de liberté, leurs théories bien comprises n'aboutissent qu'à consacrer le double mal dont l'humanité travaille à se délivrer depuis l'origine des siècles, le despotisme et la servitude. Et il faut qu'ils acceptent

[illegible] comme [illegible] leurs principes [illegible] pour [illegible] et [illegible] et métaphysiques [illegible] sont pas même [illegible]mées.

[illegible] système. [illegible] dans [illegible] moment [illegible], [illegible] le plus savant [illegible] [illegible] *[illegible]tion*. [illegible] commencer, [illegible] pouvoirs [illegible] [illegible] bonnes. [illegible] par le suffrage universel. [illegible] lignes et les plus [illegible] [illegible] —

Dans [illegible] France, [illegible] Marseille [illegible] Bordeaux [illegible] [illegible] [illegible] — [illegible] [illegible] — [illegible] grands ! — [illegible] [illegible] leurs et les [illegible] — [illegible] — [illegible], ils se sont [illegible] 1830. Les prolétaires, [illegible] leur dégagement des [illegible] théologiques et métaphysiques, peuvent [illegible] avec [illegible] pouvoirs.

[illegible] système [illegible] faire arriver le pouvoir [illegible] mains des prolétaires ; [illegible] pour refaire les lois [illegible] la société [illegible] au nombre des premières [illegible] [illegible] expression de M. [illegible] La propriété est [illegible] chaque citoyen de disposer.

[illegible] est tout. Souveraine et maîtresse absolue, [illegible] droit de conférer la propriété à qui bon lui semble, [illegible]

de gouverner d'après ce grand principe : la *majorité numérique* fait la loi. Or, les prolétaires sont les plus nombreux, et par conséquent c'est à eux, et à eux seuls, qu'appartiennent le gouvernement et la maîtrise de toutes choses. Et maintenant, lecteur, comprenez-vous pourquoi les positivistes combattent ou passent sous silence le socialisme. C'est pour écarter un mot qui fait peur, et ramener la chose, par une voie détournée, sous une autre enseigne. Faut-il leur en vouloir? Pas trop, peut-être; la lumière leur fait défaut bien plus que tout autre chose. Ils avancent poussés par la fatalité des conséquences qui sortent du principe admis. Quand on réduit la vie de l'homme à l'étroit espace qui sépare le berceau de la tombe, et que, par un nouveau rétrécissement, on lui fait une existence de pur automate intellectuel, que peut-on vouloir, si ce n'est le bonheur le plus facile à se procurer, le bonheur des jouissances sensuelles? Et si, pour l'atteindre, il faut renouveler 93; s'il faut dépouiller ceux qui ont au profit de ceux qui n'ont pas, s'il faut opprimer les meilleurs au profit des plus mauvais, parce que ceux-ci sont les plus nombreux, pourquoi reculer devant ces procédés insolites? La tombe n'est-elle pas là pour ensevelir tous les préjugés théologiques de droit et de justice absolue, de respect inviolable à la vie et à la propriété de tous et de chacun? Matérialisme, fatalisme, athéisme et socialisme; ces quatre choses sont inséparables : elles sont unies par un lien de fer que rien ne peut briser, le lien qui rattache les conséquences aux principes. La doctrine est ainsi faite; il faut la prendre ou la laisser tout entière.

CHAPITRE XV

RETOUR DU FONDATEUR DE L'ÉCOLE POSITIVISTE AUX IDÉES SPIRITUALISTES TANT DE FOIS FRAPPÉES DE SES ANATHÈMES.

Il n'est pas, dit Platon quelque part, de plus fort témoignage en faveur d'une vérité, que le suffrage de ceux-là même qui ont commencé par la combattre. Eh bien ! les idées théologiques et métaphysiques peuvent se prévaloir de ce nouveau genre de preuve.

La vie d'Aug. Comte se partage en deux époques, la première et la plus longue pendant laquelle il n'a cessé d'attaquer les idées théologiques et métaphysiques comme formant le plus grand obstacle au bonheur des peuples, et comme étant dépourvues de toute valeur objective ; voulant démolir ces idées, il s'est fait arme de tout ; il a invoqué l'histoire, l'autorité des sciences mathématiques, physiques et naturelles, le suffrage de Kant, les contradictions des philosophes qui ne s'accordent jamais, et par leur désaccord enlèvent tout crédit à leur enseignement. C'est à cette

première époque qu'appartiennent les six volumes de sa *Philosophie positive*. La seconde époque nous présente un nouvel homme, le défenseur inattendu des idées qu'il avait si longtemps combattues ; il a changé d'opinion, et c'est pour justifier sa nouvelle opinion, qu'il publie sa politique positive en six volumes destinés à entraîner ses disciples sur ses pas. Ceux-ci un moment indécis, finissent par l'accuser d'être infidèle à ses propres principes. A-t-il mérité ce reproche ? C'est ce qu'il vaut la peine d'examiner. L'histoire qu'il a invoquée la première contre les idées théologiques et métaphysiques, et qu'il invoque maintenant en leur faveur, est-elle pour ou contre ?

C'est un principe admis dans l'école positiviste « que l'homme est un être naturellement religieux, du moins au début de sa vie (Littré, *Conservation*, p. 288 et p. 80); qu'il l'est par l'action spontanée de ses facultés : qu'aucune religion n'est absolument fausse, mais incomplète (p. 273); que la marche des intelligences est partout la même; qu'elles ne diffèrent que par le degré de lumière où elles sont parvenues, les unes étant plus avancées, les autres moins : qu'il est facile aux plus avancées d'élever à leur niveau les plus arriérées, à cause de l'affinité de leurs idées primordiales. » — En parlant ainsi, en reconnaissant tous ces faits attestés par l'histoire, comment l'auteur de ces lignes n'a-t-il pas vu qu'il démontrait d'abord sans réplique ce qu'il a tant combattu, l'unité morale et intellectuelle des races humaines? Ensuite comment n'a-t-il pas vu que, d'après les faits qu'il cite, la religion est un besoin fondamental de la nature humaine, et par conséquent un besoin indestructible? Et n'est-ce pas pour satisfaire à ce besoin, qu'à l'époque où nous vivons, son maître, Aug. Comte,

après avoir tant combattu les idées théologiques, nous apporte une religion nouvelle, sinon en réalité, du moins en paroles? Une humanité, foncièrement et spontanément religieuse, ne peut pas plus cesser de l'être qu'elle ne peut perdre les facultés qui lui en suggèrent le besoin et lui donnent les moyens de le satisfaire.

M. Littré n'attaque pas à la légère la nouvelle doctrine de son maître; dans une matière aussi grave, dit-il, il faut citer; les citations textuelles sont nécessaires. (*Philosophie positive*, p. 571.) « La sagesse finale, dit M. Comte (*Synthèse subjective*, p. 9), institue la synergie d'après une synthèse fondée sur la sympathie, en concevant toute activité dirigée par l'amour vers l'harmonie universelle. » Proposition, dit M. Littré, qui bien comprise est une définition de la Providence théologique. Considérer le monde comme secondant l'humanité intentionnellement, qu'est-ce autre chose que de croire à des volontés supérieures qui protègent l'homme et lui arrangent sa terrestre demeure? — Mais, ajoute M. Littré (*id.*, p. 578), je n'ai pas encore touché le point décisif et le nœud; il faut y arriver. « Dans les conceptions de la fin de sa vie, M. Comte confesse ouvertement que l'esprit humain ne peut se passer de croire à des volontés indépendantes qui interviennent dans les évènements du monde. » — « Or si cela est vrai, l'esprit humain est nécessairement théologique; et il y aurait autant de folie à lutter contre cette nécessité que contre les autres nécessités physiques ou organiques. Mais alors, jamais n'a été fait aveu plus mortel à la philosophie positive; car elle repose sur cette donnée (traduisez : sur cette hypothèse toute gratuite), que l'esprit humain n'est nécessairement ni théologien, ni spiritualiste; qu'il ne l'est que transitoire-

ment. S'il l'est nécessairement (il accorde qu'il l'est naturellement et spontanément, ce qui vaut pour le moins autant), que peuvent de chétives conceptions pour entrer en lutte avec la théologie émanée des profondeurs de l'histoire, et consacrée par la grandeur des institutions et des services ? »

On ne peut mieux faire deux choses en parlant comme vient de le faire M. Littré ; la première de prouver le retour de M. Comte aux idées théologiques, et la seconde de légitimer ce retour. Car M. Littré accorde que ce retour est légitime si l'esprit humain est théologien autrement que d'une manière transitoire ; s'il l'est nécessairement, c'est-à-dire toujours et sans interruption aucune. Or il en est ainsi. A-t-il existé un seul peuple sans croyances religieuses [1] ? Qu'il y ait eu et qu'il y ait encore des époques d'incrédulité, l'histoire nous en fournit bien des exemples. Mais elle nous apprend aussi que ce sont des époques de décadence ; que les peuples s'affaissent sous l'influence délétère du scepticisme et du matérialisme ; et qu'il n'y a pour eux d'autre voie de salut que de se reprendre aux antiques croyances, ou d'aller se perdre chez des nations plus fortes capables de les retremper en se les assimilant, en leur inoculant une foi nouvelle.

Les dix ou douze disciples actifs et fervents d'Aug. Comte, parce qu'ils ont abjuré ou qu'ils croient avoir abjuré toute espèce de croyances religieuses, s'imaginent que leurs contemporains en ont fait autant ; que le siècle est à la veille de fermer tous les sanctuaires des vieux cultes, et qu'un beau matin le monde se réveillera positiviste. Qu'ils

[1] Voyez notre *Unité des races humaines*, Paris, chez Hachette, libraire.

se détrompent ; qu'ils regardent plus attentivement autour d'eux, ils seront peut-être étonnés de leur isolement et de leur petit nombre. Leur doctrine est bien plus près de l'oubli et de la décadence que de l'ascendant que gagne sur les masses un système vainqueur. Si on prend la peine de la réfuter, c'est beaucoup moins pour l'arrêter dans sa marche que pour relever et remettre en honneur les vérités méconnues, altérées, obscurcies par leurs sophismes.

Aug. Comte, en faisant retour aux idées théologiques, bien loin d'être infidèle à ses principes historiques, n'a donc fait que substituer une application plus intelligente de ces principes à une première application erronée. Il avait cru remarquer dans l'histoire, depuis le berceau du monde jusqu'à nos jours, une décroissance progressive dans les croyances religieuses, et c'est tout le contraire qui est la vérité. La foi de l'humanité grandit avec ses lumières, avec sa civilisation, et en devenant plus éclairée, elle devient plus forte et plus vive. Et il le faut bien, d'après le grand principe d'Aug. Comte, savoir que tout se développe progressivement après avoir été enveloppé dans un germe primitif ; que le terme extrême de l'évolution sociale est d'en reproduire le *type initial.* (M. Littré, *Philosophie positive,* p. 574.) Or, puisque l'humanité a commencé par croire naturellement et spontanément, il faut bien qu'elle continue en vertu de la même cause qui l'a fait croire primitivement. On nous la montre d'abord polythéiste, c'est-à-dire croyant à plusieurs divinités ; puis monothéiste, c'est-à-dire n'admettant qu'une seule puissance suprême assez forte pour se suffire à elle-même, sans avoir besoin d'auxiliaires ; on nous la montre, dis-je, persévérant à croire et à dégager ses croyances des idées

fausses qui viennent s'y mêler : puis tout-à-coup, sans aucune transition, sans qu'on nous dise ni pourquoi, ni comment, cette humanité, jusque-là si fervente dans sa foi, abjure toute croyance pour se faire athée et matérialiste. Outre que cette humanité n'existe nulle part, si ce n'est parmi les positivistes, elle est en contradiction manifeste avec la grande loi du développement progressif et continu. Que dirait-on de celui qui, faisant l'histoire de l'idée du juste, après en avoir montré les diverses manifestations, les développements successifs ; après nous avoir montré cette idée faisant sa première apparition sous la forme de ce sentiment énergique qu'on appelle la vengeance, qui éclate sous le coup d'une oppression inique ; puis sous la forme d'un tiers arbitre choisi pour fixer l'étendue de la réparation que demande l'injustice reçue ; plus tard, sous la forme d'un juge, d'un magistrat inamovible comme la justice ; que penserions-nous, dis-je, d'un historien qui, après avoir raconté les diverses phases par où a passé l'idée de justice depuis le commencement des choses jusqu'à nous, terminerait l'histoire des progrès de cette idée par ce qu'il appellerait son dernier développement, et qui n'en serait que la suppression radicale ? Nous dirions qu'il n'entend guère la filiation des changements qu'éprouve une grande idée, avant d'arriver à sa dernière expansion. Eh bien ! c'est là la faute que commettent les disciples d'Aug. Comte, et à leur tête leur chef, M. Littré, en refusant de suivre leur maître sur le terrain des croyances religieuses où la reconduit la plus vulgaire logique : car un principe qui se développe peut bien se modifier, se transformer ; mais il ne peut pas s'éteindre tant que dure l'humanité qui en est la source.

D'après M. Littré, la cause de tout ce mal, il veut dire du retour de son maître aux idées théologiques, c'est la méthode *subjective* (observation intérieure) reprise par M. Comte qui, tout le premier, l'avait exclue à toujours. (M. Comte, *Philosophie positive*, p. 579.) — Ce n'est jamais un mal de revenir à ce qui est bon et vrai, et que, par erreur, on avait cru faux et mauvais. Or, la preuve que la méthode subjective a sa valeur propre, renfermée dans ses limites, c'est d'abord qu'on ne peut s'en passer dans l'étude de l'histoire qui s'occupe autant des idées, des pensées et des croyances des peuples, que de leurs actions extérieures. Ensuite, c'est que M. Littré lui-même, tout en repoussant le mot, a cru devoir reprendre la chose. « La philosophie positive, nous dit-il (*Philosophie positive*, p. 677), présente une grande lacune. Laquelle? La science du sujet qui doit compléter la science de l'objet. Et que comprend la science du sujet? Trois parties essentielles, répond M. Littré : la morale, l'esthétique et l'histoire des idées et des croyances de l'humanité. Or, ajoute-t-il, aucune de ces parties n'est de l'ordre objectif, mais bien de l'ordre subjectif. Et si c'est par l'étude de l'objet que se construit le savoir humain, c'est par l'étude du sujet qu'il se termine. » — C'est ainsi, qu'après avoir rejeté l'observation intérieure, comme une méthode vaine et sans valeur, le maître et le grand disciple ont été ramenés à en proclamer la nécessité pour compléter la science du dehors par la science du dedans. Mais la méthode subjective étant la méthode qui conduit à la théologie, par l'étude du dedans ou de l'invisible, qu'y a-t-il d'étonnant que M. Comte nous ayant dit, dans sa *Politique positive* (t. Ier, p. 445) « qu'il fallait revenir sur l'exclusion provisoire de la mé-

thode subjective au profit de la méthode objective ; que le passé ne nous autorisait nullement à regarder ces deux méthodes comme incompatibles ; que leur combinaison était nécessaire pour compléter notre constitution logique ; » qu'y a-t-il d'étonnant, dis-je, qu'après être entré dans la voie de l'observation intérieure, il ait fait retour aux idées théologiques, retour incomplet, sans doute, mais assez considérable pour faire dire, à son représentant le plus avancé, que certaines de ses paroles équivalaient à une définition très-suffisante de la *Providence théologique*.

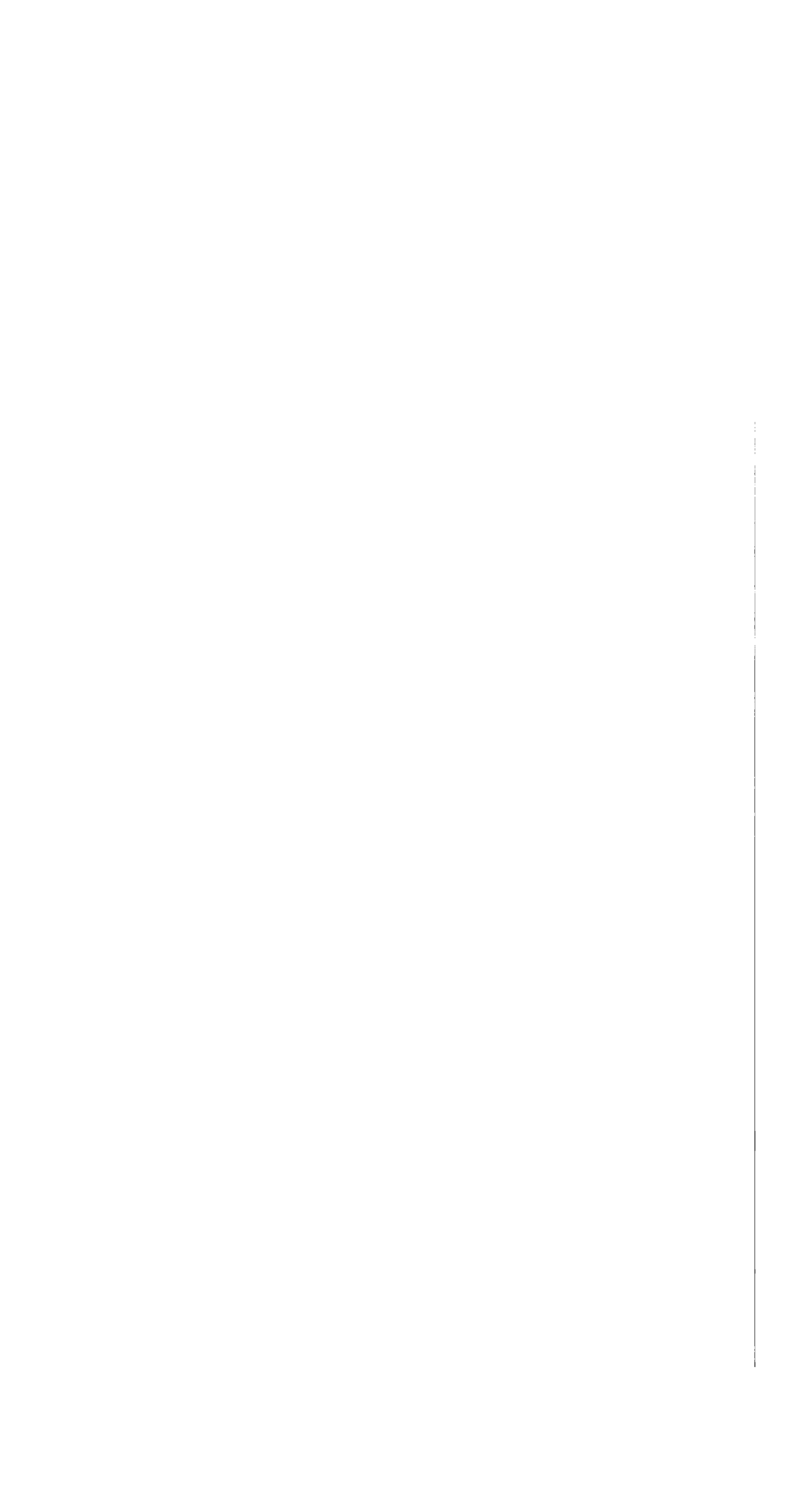
Ce qui est arrivé à Aug. Comte d'être ramené par l'étude et la réflexion à reconnaître la grande erreur du matérialisme, car le positivisme n'est pas autre chose, est arrivé à bien d'autres. Notre siècle nous en fournit plus d'un exemple de la part d'hommes très-éminents, pour le moins aussi éminents qu'Aug. Comte. En suivant l'ordre des dates, nous rencontrons d'abord Cabanis qui, dans ses deux lettres posthumes revient franchement au spiritualisme, lui qui a fait le livre le plus matérialiste qui existe, les *Rapports du physique et du moral*, qui n'est en réalité que le moral expliqué par le physique [1]. — Après Cabanis vient Broussais qui a tant parlé et écrit en faveur de la pensée, fille du cerveau : et cependant on a trouvé dans ses papiers cette lettre adressée à ses amis : « Je sens comme beaucoup d'autres qu'une intelligence a tout coordonné ; je cherche si je puis en conclure qu'elle a tout créé : mais je ne le puis pas, parce que l'expérience ne me fournit pas la représentation d'une création absolue. Mais sur tous ces points, j'avoue n'avoir que des connaissances incomplètes ; et je

[1] Voyez nos *Rapports du physique et du moral*. 1 vol. — Chez Hachette, libraire à Paris.

reste avec le sentiment d'une intelligence coordonnatrice que je n'ose appeler créatrice, *quoiqu'elle doive l'être.* » — Après Broussais c'est l'illustre Jouffroy qui nous a laissé de si lamentables regrets sur la perte de sa foi, et que nous avons vu travailler avec tant d'efforts à la reconstruire par le seul secours de la science et de la raison. Celui qui clôt la liste de ces intelligences dévoyées et surprises à leur entrée dans la vie par les sophismes du matérialisme, c'est le plus grand et le plus fort de tous, c'est l'ancien ami de Cabanis, c'est Maine de Biran. La publication faite après sa mort, de son journal intime, nous a révélé un secret inconnu de tous, le secret de ses longs doutes, de sa primitive incrédulité suggérée par les doctrines sensualistes de son temps, dont il n'avait pas su d'abord se préserver, et surmontées enfin par la science et les inspirations d'une raison supérieure. A cette liste je serais tenté d'ajouter un nouveau personnage collectif, la fameuse Convention nationale dont la majorité numérique, sur la proposition de Jacob Dupont décréta un beau jour, en Décembre 1793, la suppression de l'existence de Dieu. Mais bientôt épouvantée de son œuvre, elle se hâta d'effacer cette honte, en instituant la fête de l'Être-suprême, fête à laquelle elle assista tout entière. L'anglais Mil, l'honneur et la gloire de l'école positiviste, vient de publier un ouvrage dans lequel il s'efforce de concilier le positivisme avec les idées théologiques qu'il ne veut plus exclure. C'est un retour que M. Littré ne lui pardonne pas. (Voy. *Revue des Deux-Mondes*, Août 1866.)

La conclusion, suggérée par ces faits, c'est que le matérialisme, s'il peut surprendre une intelligence novice et désarmée, ne peut prendre racine dans un esprit qui cultive

ses facultés supérieures aussi bien que ses facultés inférieures; ses facultés scientifiques aussi bien que ses facultés organiques. La culture et l'exercice de l'intelligence et de la conscience lui donnent le sentiment habituel d'une force interne qui maîtrise les organes, qui les fait obéir, qui se reconnaît le principe de leurs mouvements, le foyer générateur de toutes ses actions, et à ce titre souverainement responsable. Or responsabilité et matérialisme sont deux choses incompatibles. La force responsable et libre, c'est l'âme. Et le sentiment de cette force étant l'état journalier de quiconque vit d'une autre vie que de la vie des organes, il suffit de ce sentiment pour prouver, d'une manière irréfragable, l'existence de l'âme, et par suite l'existence de Dieu qui en est un corollaire. Or l'âme et Dieu c'est tout le spiritualisme.



APPENDICE

DE L'UNITÉ DES RACES HUMAINES

J'ai été un jour assez heureux pour assister à une leçon que faisait un positiviste sur la question de l'unité des races humaines. J'en fis mon profit, et je veux, lecteur, vous en faire profiter à votre tour. Or voici ce qu'il disait : « Voltaire a eu parfaitement raison de prétendre qu'un blanc ne peut pas plus venir d'un noir qu'un noir d'un blanc. Cela ne s'est jamais vu. » Mais quelques instants auparavant, il nous avait appris que la race caucasique ou blanche comprenait plus que les européens « qu'elle s'étendait jusqu'en Asie ; que les Persans et les Hindous en faisaient aussi partie, comme l'attestent les cinq cents racines communes au sanscrit, langue sacrée des Hindous, et aux idiomes européens. » Mais parmi les Hindous il y a beaucoup de noirs. La race caucasique contient donc des blancs et des noirs ; et d'où sont-ils venus, si ce n'est les uns des autres ? Que deviennent alors la phrase magistrale du savant Voltaire, et l'approbation que lui a donnée son fervent disciple ?

Il continuait en disant : « Je ne suis l'avocat ni des monoganistes, ni des polyganistes, je suis l'homme de la science.

Or la science dit qu'aucune des deux opinions n'est démontrée. » Après ces paroles, on s'attendait à une exposition scientifique de la doctrine soutenue par les Cuvier, les Flourens, les Quatrefages, etc., et aussi de l'opinion contraire défendue par les Littré, les Darwin, etc.., et après l'exposition, l'appréciation de la valeur de ces doctrines. L'attente fut déçue; on ne put recueillir de la bouche du professeur que ces paroles qui n'avaient pas dû lui coûter de longues études : « Les monogénistes sont fort embarrassés quand on leur demande de quelle couleur était leur Adam : s'il était blanc, il n'a pu compter des noirs parmi ses descendants; et s'il était noir, il n'a pu avoir des enfants blancs. Les polygénistes ne sont pas moins embarrassés quand on les interroge sur le nombre des souches primitives; les uns en comptent plus, les autres moins; et l'un d'eux, Bory de Saint-Vincent, en porte le chiffre jusqu'à vingt-deux. »

Ces deux opinions ainsi écartées, on se demandait quelle était celle du professeur, quand on l'entendit ajouter : « Je tends volontiers la main aux hommes de couleur; j'apprécie leurs aptitudes particulières, mais je ne vais pas jusqu'à leur donner le nom de *frères*. Je ne suis ni monogéniste, ni polygéniste; je suis du parti des faits. Or il y a un fait qui jusqu'ici n'a pas été assez remarqué et qui répand une grande lumière sur la question. Ce fait c'est la modification grave et mystérieuse que subit quelquefois l'embryon dans le sein de la mère : modification qui lui communique parfois des caractères tout-à-fait étrangers à sa race, au point d'en faire un être à part qui, à l'aide de la méthode de sélection, devient le type d'une race particulière. C'est ainsi qu'un éleveur ayant un jour trouvé dans son parc à brebis un agneau couvert d'une laine très-soyeuse eut l'idée d'en faire un reproducteur en l'associant à des mères remarquables aussi par la finesse de leur toison; et par ce procédé il créa toute une race, toute

une famille à part, dont les produits laineux rivalisent aujourd'hui avec les plus belles soies du monde. De même pour le bœuf sans cornes né en Amérique, et devenu par la même méthode le père d'une race toute particulière, supérieure aux autres par l'abondance et la délicatesse de la viande qu'elle fournit. Appliquez maintenant ce fait à l'homme et calculez-en les conséquences. »

Ces conséquences sont claires. D'un chef de famille il a pu sortir un jour un rejeton d'un teint très-foncé; et celui-ci à son tour par son union avec un type de femme analogue au sien, a pu engendrer des enfants au teint de plus en plus foncé; de manière à produire à la longue, avec le concours du climat et d'autres circonstances, une race de couleur noire : ce qui suffit pour expliquer la diversité des races humaines. Il ne fallait donc pas dire : les noirs ne sont pas nos frères, puisque de son propre aveu il est très-possible qu'ils le soient.

Dans le cours de sa leçon le professeur fit souvent entendre ces paroles : « Je suis ici l'organe de la science; je ne puis sortir du terrain scientifique; » et au nom de la science, il exposait les caractères propres à chaque race : aux Américains, aux Africains, aux Asiatiques, aux Européens, il faisait ressortir les différences organiques qui séparent ces divers groupes de la grande famille humaine. — Où avait-il puisé tous ces renseignements? Parlait-il d'après ce qu'il avait vu? Il n'y paraissait pas; il n'aurait pas manqué de nous l'apprendre. Il s'appuyait évidemment sur les récits des voyageurs qui ont visité ces peuples, ou sur le témoignage de ceux qui en ont écrit l'histoire. La science lui imposait alors le devoir rigoureux d'indiquer à son auditoire les sources où il avait puisé, les auteurs qu'il avait consultés, les documents dont il s'était servi. Au grand étonnement de tout le monde, il n'indiqua et ne mentionna aucun auteur, aucun

voyageur, pas même les plus près de nous, ceux qui appartiennent à la France; pas même l'écossais Livingston qui depuis trente ans explore l'Afrique en tous sens. On eût dit qu'il se posait en oracle et qu'il devait être cru sur parole. Et c'est ainsi que messieurs les positivistes respectent les lois de la science !

Respectent-ils mieux les lois de la logique? Lecteur, vous allez en juger. — Que tous les hommes, avec les légères diversités d'organisation qui les distinguent, viennent d'un seul et même couple primitif; c'est pour eux une impossibilité absolue; et en même temps ils n'hésitent pas à prétendre que tous les animanx sont sortis d'un seul et même type primordial dont les produits modifiés par le régime, le climat, le croisement ont donné naissance à l'infinie variété que nous avons sous les yeux. Ils vont même jusqu'à dire que toutes les plantes sont venues d'un même germe dont les rejetons se sont diversifiés et continuent tous les jours à se diversifier de plus en plus. Ainsi ils ne veulent ni de la pluralité, ni de la constance des espèces; l'unité leur suffit pour expliquer la plus grande diversité. Mais s'agit-il de l'homme, c'est tout différent. Ici la pluralité de souches primordiales est tout-à-fait indispensable. Et pourquoi? Parce que les hommes ne sont pas de la même couleur; comme s'il n'existait pas la même variété de coloration parmi les animaux! En quoi donc la difficulté est-elle plus grande pour faire sortir tous les hommes d'une même famille que pour faire naître le loup et l'agneau, le tigre et la brebis, la fourmi et l'éléphant d'un seul et premier couple? Les diversités ne sont-elles pas ici cent fois plus grandes et plus radicales? et cependant on les ramène à l'unité. Que signifient des prétentions aussi contradictoires? Les avoir signalées n'est-ce pas en avoir fait justice?

DU MATÉRIALISME EN MÉDECINE

L'école positiviste repousse de toutes ses forces l'anthropologie qui fait de l'homme un être double composé d'une âme et d'un corps, d'un moral et d'un physique, d'un esprit et d'un ensemble d'organes. L'homme véritable, à ses yeux, est *un* d'une unité qui se réalise dans le cerveau, et fait de cet organe le centre unique d'où tout part et où tout aboutit; le foyer exclusif de la pensée, de la volonté, du sentiment, comme de toutes les autres opérations organiques. Il suit, de cette manière de concevoir l'homme, un système médical que M. Littré considère comme constituant la vraie médecine, la médecine affranchie de la superstition de l'être intracranien qui bouleverse toutes les idées médicales. C'est pour propager cette médecine que, de concert avec M. Robin, il a publié une nouvelle édition du *Dictionnaire de Nysten*, revu et corrigé d'après ses principes; c'est-à-dire d'après cette idée fondamentale que le moral, comme le physique, est un produit cérébral, et que, comme le physique, il est sous la dépendance du cerveau. C'est donc le cerveau qui fait la raison et la déraison, la folie et le bon sens, comme il fait la santé et la maladie, la force et la faiblesse, la vie et la mort du corps. C'est lui encore qui produit ces passions ardentes et violentes, ces chagrins profonds qui,

par leurs secousses imprimées à la machine, l'ébranlent, la troublent, la bouleversent au point d'en compromettre la solidité et la vie. C'est le cerveau qui est le principe de ces deux ordres de maladies connues sous les noms de maladies mentales et de maladies corporelles occasionnées par des affections morales. Dans ce système, le moral n'est plus qu'une annexe du cerveau qui le tient sous son empire; il perd dès-lors son indépendance, sa liberté d'action sur le physique pour en devenir un appendice parallèle. Cette transformation supprime totalement la thérapeutique morale pour lui substituer, dans toutes les maladies, l'unique emploi des remèdes matériels. L'art médical se trouve ainsi ramené, pour le traitement des maladies mentales, à ce qu'il était avant Pinel et Esquirol son disciple, à l'art de martyriser les malades par des chaines, des bains glacés, des saignées copieuses, par des tortures corporelles de toute sorte; l'art d'aggraver les maladies sans jamais les guérir. Et pour les maladies corporelles occasionnées par des affections morales telles que les hypertrophies, les anévrismes, les palpitations du cœur, l'art médical en est aussi réduit à la thérapeutique exclusivement matérielle. — Que la passion du jeu, que des accès fréquents de colère ou des chagrins profonds, par les violentes émotions qu'ils provoquent, amènent des accidents graves dans l'organe qui sert de réservoir au sang, la médecine spiritualiste dira au malade faisant un appel à sa force morale Maîtrisez vos passions, prenez l'habitude de les contenir, commandez à vos penchants : c'est là le grand et le premier remède, et de plus, le remède préservatif. La médecine matérialiste peut-elle en dire autant? peut-elle tenir le même langage? Oui, nous dira-t-elle. Non, lui répondra son propre système. Car, à quoi bon faire un appel aux forces vives de l'âme, puisqu'il n'y a pas d'âme; à quoi bon invoquer l'intervention du moral pour vaincre une mauvaise

passion, pour surmonter la résistance des organes qui repoussent un breuvage amer ou nauséabonde? Pourquoi demander un effort à la volonté pour consentir à laisser porter le fer et le feu dans les chairs palpitantes d'une plaie mortelle, ou pour écarter des idées qui fatiguent le malade, des fantômes qui inquiètent son imagination? A quoi bon, dis-je, réclamer l'intervention de la force morale puisqu'elle n'existe plus que de nom, dès qu'on lui a ravi son premier attribut, la libre initiative de son action, pour en faire un appendice du cerveau? Autant vaudrait demander au malade de modifier son cerveau; lui qui, de par le système, n'a d'autres volontés que celles que lui impose son cerveau. — La médecine matérialiste ne peut ni donner un conseil, ni prescrire un remède sans se contredire, sans se démentir; car prescrire et conseiller, c'est supposer que celui à qui on s'adresse est libre de faire ou de ne pas faire ce qu'on lui propose. Or, la liberté, c'est l'âme tout entière, ainsi que le reconnaît le matérialisme lui-même en se déclarant incompatible avec elle. Il n'y a donc pas de milieu : ou il faut que la médecine matérialiste, si elle veut rester fidèle à ses principes, renonce à toute thérapeutique morale; c'est-à-dire qu'elle réduise de moitié ses moyens de guérison, et laisse en dehors de sa portée la moitié des maladies qui affligent l'humanité, ou qu'elle abjure ses doctrines si elle veut exercer sa puissance dans toute sa plénitude, et surtout si elle ne veut pas tarir la source du dévouement qu'elle doit à l'humanité souffrante; car il est difficile de se dévouer quand on ne voit dans l'homme qu'un peu de poussière animée, qu'un agrégat d'atomes qui, dans quelques instants, vont se dissoudre pour toujours. Réduite à si peu de chose, la vie de l'homme n'est pas d'un tel prix qu'il faille y regarder de si près. N'est-ce pas le cas de dire : *Faciamus experimentum in animâ vili?*

DES DEUX IDÉES DE DROIT ET DE DEVOIR

Plus d'un lecteur sera, sans doute, étonné que nous fassions passer l'idée de droit avant l'idée de devoir, que nous en fassions la première de nos idées morales. Ce point de doctrine demande explication. Il est des actions qui, de leur nature, sont irréprochables, irrépréhensibles, parce qu'elles sont inoffensives, innocentes, droites et licites par conséquent. Dès-lors, celui qui les fait est dans son droit en les faisant, et de ce droit dérive pour tous les hommes le devoir de le laisser accomplir ces actions sans y apporter ni trouble, ni obstacle. Si donc il n'existait aucune espèce d'actions irrépréhensibles de leur nature, où serait le devoir, l'obligation de n'apporter aucune entrave à leur accomplissement?

Au nombre de ces actions droites de leur nature, il faut ranger en première ligne l'action de travailler pour pourvoir à ses besoins; l'action de recueillir les fruits de son travail, de les échanger, de les donner, de les vendre; et, de là, autant de droits qu'on appelle les droits naturels, et qui deviennent les droits civils dès que la société se charge d'en garantir l'exercice. Parmi ces droits figure, comme l'un des

plus essentiels, celui de la défense personnelle qui consiste à repousser une aggression injuste. Quelques-uns veulent faire de ce droit le premier de nos droits. C'est une erreur. Avant d'avoir le droit de se défendre, il faut s'appartenir, il faut avoir le droit de la propriété personnelle; car si l'on ne s'appartient pas, où sera le droit de se défendre? Et si l'on demande sur quoi repose le droit de la propriété personnelle, il faut répondre : Sur ce grand attribut inhérent à la nature humaine, qui fait de chacun de nous un agent libre, une cause initiante et efficiente de ses actes, de ses œuvres, et, par suite, un être pleinement propriétaire de sa personne, de ses facultés, de son travail et des produits de son travail; à la source de tous les droits se trouve donc la liberté ou l'activité libre, d'où il suit que le matérialisme, ou ce qui est la même chose, le positivisme qui nie, qui exclut la liberté, exclut par cela même toute espèce de droits pour aboutir à la servitude absolue.

DE LA MORALE INDÉPENDANTE

Les positivistes veulent deux choses qu'il n'est pas facile de concilier : d'une part une morale indépendante, et de l'autre des idées purement relatives, attendu, disent-ils, que l'absolu est tout-à-fait inaccessible à notre esprit ; et cependant il n'y a de vraiment indépendant que ce qui est invariable, que ce qui ne peut être modifié par aucun agent visible ou invisible quel qu'il soit. Or, n'admettre que des idées relatives, c'est n'admettre que des idées sujettes à changement, et par conséquent, dépendantes de ce qui peut leur apporter quelques modifications. — Un des leurs, et des plus forts, dit-on, M. Carl Vogt, président de l'Institut de Genève dans un ouvrage d'anthropologie, qu'il vient de publier, termine son livre par le passage que voici, qui explique bien clairement la pensée positiviste sur l'indépendance de la morale : « Nous n'avons besoin, pour fonder une morale » indépendante, ni de la crainte des châtiments, ni de l'es- » poir d'une récompense dans un autre monde. Il nous suffit

» pour nous maintenir dans la bonne voie, pour être hommes » parmi les hommes, de la conscience et du sentiment que » le droit égal de tous doit être notre règle de conduite, sans » autre espoir que celui de l'approbation de nos semblables, » et sans autre crainte que celle de perdre notre dignité » humaine, que nous devons d'autant plus estimer qu'elle a » dû être conquise avec infiniment de peine par les efforts » soutenus de nos ancêtres sur un état inférieur. » (Voy. p. 628.)

Les trois points d'appui de la nouvelle morale sont donc : la conscience, le soin de sa dignité et l'estime de ses semblables. Ces trois choses sont d'une grande valeur et d'un grand secours pour fonder une morale. Toutefois, une question préjudicielle se présente : Les positivistes ont-ils le droit de se servir de ces trois choses; leur doctrine n'y fait-elle pas obstacle? Le soin de sa dignité est un sentiment moral; c'est l'équivalent du vieil adage : *Noblesse oblige*. Oui, il est bien de vouloir se tenir à la hauteur de ses ancêtres, de faire effort pour ne pas dégénérer. Mais quels sont nos ancêtres, d'après M. Carl Vogt? Écoutez bien, lecteur, et ne riez pas : ce sont... je n'ose le dire; j'aime mieux céder la parole à notre auteur : « Mes amis, dit-il, p. 628, pour finir avec vous par un mot d'appui et de reconnaissance, vous reconnaitrez avec moi qu'il vaut mieux être un singe perfectionné qu'un Adam dégénéré. » Quoi! les singes sont nos ancêtres! Oui, d'après M. Vogt, qui a consacré dans son livre tout un long chapitre à défendre cette opinion, et c'est par les dernières lignes que nous venons de citer qu'il termine son plaidoyer. Mais s'il est vrai que nous venons des singes, nous voilà bien loin du sentiment de la dignité invoqué en faveur de la nouvelle morale; car ce sentiment est on ne peut plus étranger au caractère du singe; et si les descendants doivent ressembler aux ancêtres, nous devons désespérer d'y jamais atteindre.

DU PRINCIPE FONDAMENTAL DE L'ÉCOLE POSITIVISTE

Un article de la *Revue des Deux-Mondes* du 15 Novembre 1866, semble vouloir retirer de la liste des positivistes, MM. Claude Bernard, Berthelot et Stuart Mil, par le motif que le premier admet la métaphysique comme une noble aspiration vers l'*inconnu* (voy. p. 440); que le second reconnaît par-delà les sciences positives une science *idéale;* et que le troisième, dans un nouvel ouvrage qu'il vient de publier, déclare que le mode positif de penser n'exclut pas le surnaturel.

La place que nous avons assignée à ces trois grands noms, parmi les positivistes leur appartient à un titre incontestable. C'est que tous les trois déclarent la raison impuissante à certifier une seule vérité sans le secours de l'expérience. (Voy. ci-dessus, pages 7 et 40.) Or c'est là le principe premier et fondamental de toute la doctrine positiviste. Accordez-lui ce point et vous n'avez plus le droit de l'accuser d'abus de pouvoir quand elle retranche sans façon la métaphysique de la liste des sciences; car c'est comme si vous lui aviez accordé que nous ne connaissons rien que par les sens; que nous n'avons pas d'autre instrument légitime de connaissance.

Or il est bien évident que si nous ne connaissons rien que par les sens, il nous est interdit de parler de l'âme et de Dieu.

Et ce n'est pas seulement la métaphysique qui est supprimée, les sciences exactes, la géométrie et les mathématiques le sont aussi; car elles sont radicalement impuissantes à certifier par une expérimentation sensible les vérités qu'elles enseignent. Elles les certifient d'une autre façon qui, pour être différente n'en vaut pas moins. Et nous n'admettons pas avec l'auteur de l'article précité, que la philosophie ne peut prétendre au *même degré de certitude* que les sciences physiques et chimiques (voy. p. 442); non-seulement elle peut y prétendre, mais dans certaines de ses parties elle est sœur de la géométrie qui certifie tous ses théorèmes sans le secours d'aucune expérimentation. Elle n'invoque jamais, dans le cours de ses démonstrations, d'autre autorité que celle de l'évidence et de la déduction *à priori*. Les figures sensibles qu'elle trace sur un tableau n'ont pour but que de faire comprendre les termes du théorème et leur démonstration, mais sans leur servir jamais d'appui. La grande, l'immense, la scandaleuse erreur des positivistes est d'avoir prétendu que les sciences exactes comme les sciences positives et expérimentales sont soumises à la loi de la vérification sensible. Elles en sont complètement affranchies, et si elles ne l'étaient pas, elles perdraient ce qu'on ne leur a jamais contesté, la certitude absolue. (Voy. ci-dessus, ch. 8, p. 35 et suivantes.)

Il faut donc renoncer à ce premier appui pour fonder la morale indépendante. La conscience vaudra peut-être mieux; car c'est une grande puissance, la plus grande même de toutes chez l'homme des métaphysiciens, qu'ils appellent une raison incarnée, une intelligence servie par des organes, un agent libre et responsable; mais chez l'homme des positivistes abaissé au niveau d'un singe perfectionné, que peut être la conscience, si ce n'est la conscience perfectionnée d'un singe? Or, qui a jamais connu cette conscience-là? Quel est le naturaliste qui en a parlé? Par quels signes, par quels effets s'est-elle manifestée? M. Carl Vogt n'aurait pas dû se borner à la nommer; elle valait bien l'honneur d'une analyse détaillée, analyse même indispensable; car comment comprendre l'agrandissement, le perfectionnement que cette faculté a reçu dans l'homme si nous ne savons ce qu'elle était ou ce qu'elle est dans le singe? L'ignorance dans laquelle l'auteur de cette découverte nous tient sur ce sujet, est un obstacle invincible à la création de la morale indépendante par le secours de la conscience. — Des trois moyens mis en avant pour fonder cette morale, il ne reste donc plus que l'approbation des hommes à laquelle je souscris de tout mon pouvoir, pourvu qu'on la rapporte, cette approbation, à qui de droit, à ces vaillants ancêtres qui, par des efforts soutenus, parvinrent à conquérir (paroles de l'auteur) l'humanité sur l'état inférieur du singe par lequel ils avaient débuté. Ils n'étaient pas encore des hommes; ils n'étaient que des singes, et cependant ils parvinrent à se faire hommes; non pas, il est vrai, nous dit M. Vogt, sans une peine infinie; mais que voulez-vous? C'était probablement leur premier coup d'essai, d'autres, après eux, viendront qui expédieront la besogne plus vite et plus facilement. Toujours est-il que, d'après M. C. Vogt, l'homme a été extrait d'un singe; et par qui? Par un être qui était encore singe, et qui n'avait aucun

soupçon de ce que c'était qu'un homme, puisqu'il n'en existait pas encore. Cette œuvre est une création tellement prodigieuse, que je ne sais pas trop comment elle serait accueillie si elle venait de quelque métaphysicien; mais de la part d'un positiviste, président de l'Institut de Genève, qui oserait en contester la vérité? Et d'après cela, lecteur, trouverez-vous messéant que j'ose prétendre que les incrédules sont les plus crédules de tous les hommes?

TABLE DES MATIÈRES